PQ
1627
H5A75

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

JULES ARNOUX

Agrégé des Lettres

Inspecteur d'Académie honoraire

UN PRÉCURSEUR DE RONSARD

ANTOINE HÉROËT

NÉO-PLATONICIEN ET POÈTE

1492-1568

Prix : 2 francs

PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, Quai Malaquais

1913

UN PRÉCURSEUR DE RONSARD

ANTOINE HÉROËT

NÉO-PLATONICIEN ET POÈTE

1492-1568

DU MÊME AUTEUR :

Chez CHASPOUL, Imprimeur-Libraire à Digne :

Notice sur J.-A. Pons. — Décembre 1884. — Epuisé.
Etude historique sur les Bains thermaux de Digne. — 1886.
Collège et Lycée de Digne. — 1889.
Le Général Gassendi. — 1891. — Epuisé.

Chez Eug. BELIN, Éditeur à Paris :

La Morale d'après les Fables. (La Fontaine et Florian.) — 1902.

Chez GÉDALGE, Éditeur à Paris :

Troubadours et Félibres. — 1re édition, 1889 ; 7e, 1907. — Illustré.
La Patrie dans l'Histoire. — 1902. — Illustré.
Un Grand Siècle (1799-1901). — 1904. — Illustré.
Histoire du Peuple Boër. — 1905. — Illustré.
Lettres choisies de Mme de Sévigné, avec une notice. — 1907. — Illustré.
Les Étapes de la Démocratie Nord-Américaine (1607-1907. — 1908. — Illustré.

Chez A. PICARD et KAAN, Éditeurs à Paris :

Notice sur le Gard. — 1894. — Illustré.
Honneur au Pavillon ! — 1897. — Illustré.
Nos vieilles Épopées. — 1905. — Illustré.

Chez Marcel RIVIÈRE, Éditeur à Paris :

Le Peuple Japonais (Vieux Japon, Japon moderne, Japon actuel). — 1912.

JULES ARNOUX
Agrégé des Lettres
Inspecteur d'Académie honoraire

UN PRÉCURSEUR DE RONSARD

ANTOINE HÉROËT

NÉO-PLATONICIEN ET POÈTE

1492-1568

DIGNE
IMPRIMERIE CHASPOUL
20, Place de l'Évêché, 20

1912

PQ
1627
H5A75

779220

QUELQUES MOTS D'INTRODUCTION

Antoine Héroët fut un philosophe et un poète de talent ; il fut aussi évêque de Digne.

La récente réimpression de ses œuvres (1) nous a paru justifier un essai sur ce précurseur de Ronsard, qui, d'assez bonne heure, fut méconnu, puis ignoré.

Dans sa *Bibliographie pour les étudiants de la Sorbonne* (2), M. Lanson observe avec raison que le XVIe siècle (1500-1610) a inauguré la littérature française moderne ; or, Héroët se trouve en bonne place dans ce manuel, après Marot, avec l'école lyonnaise et les précurseurs de la Pléiade. De ce fait, il a pris rang à côté de nos classiques ; l'Institut

---

(1) A. Héroët, *Œuvres poétiques*. Edition critique, par F. Gohin (E. Corneyl) Paris), 1909. — En 1886, l'érudit M. de Berluc-Perussis m'écrivait qu'elles étaient à peu près introuvables ; ni la Méjanes d'Aix, ni M. Arbaud, le bibliophile, ne les possédaient.

(2) *Manuel bibliographique de la littérature française moderne* (1500-1900). 1er vol., XVIe siècle (Paris-Hachette, 1909).

lui-même a suivi le mouvement, puisque, le 31 mars 1911, il a couronné l'excellente édition de M. F. Gohin.

Nous avons cru que l'occasion était propice pour appeler l'attention des lettrés, notamment des Bas-Alpins, sur l'écrivain fort estimable qui vécut retiré dans son diocèse alpin (1552-68), pendant qu'à Paris la gloire de Ronsard éclipsait celle des poètes antérieurs.

Son libéralisme, comme on dirait aujourd'hui, le fit, à tort, suspecter d'hérésie ; sa vie et son administration furent irréprochables ; c'est une figure austère, bien qu'il ait chanté l'amour.

En le lisant, on revient à la philosophie grecque en même temps qu'au XVIe siècle ; le profit est double. On se replace en particulier dans cette courte, mais si intéressante période de notre littérature (1530-50) (1) qui sépare Marot de la Pléiade, ou plutôt constitue une sorte de frontière entre le moyen âge et l'époque moderne ; on se détache sans secousse du moyen âge pour aborder la poésie classique avec Joachim du Bellay et Ronsard. Or, c'est Platon qui préside à cette rénovation de la pensée humaine, sous l'égide de Marguerite de Navarre, et c'est Héroët qui, le premier, a exposé ses doctrines ; un contemporain a dit qu'il « fut l'illustrateur du haut sens de Platon ».

Il est, avec Maurice Scève, Ponthus de Thiard et Hugues Salel, un des fourriers de la Pléiade ; celle-ci les a reconnus comme tels, car, si elle dédai-

---

(1) L'œuvre principale d'Héroët, *la Parfaicte Amye*, est de 1542.

gna en bloc l'école de Marot, elle marqua une exception en leur faveur.

Imiter Platon, s'attacher aux choses plutôt qu'aux mots, viser à ce qui est général, sans négliger la précision du détail, n'était-ce pas briser avec le passé, préparer ce qu'on appelle le classicisme, devancer Ronsard, Malherbe et le XVIIe siècle ?

La critique ne dédaigne plus les écrivains de second plan ni les âges de transition, parce qu'il faut les connaître pour bien caractériser les grandes époques littéraires ; de nos jours, on a étudié plus particulièrement le moyen âge et la Renaissance, qui avaient été trop négligés.

Le mouvement datait de 1828, avec le livre célèbre de Sainte-Beuve (1) ; il s'est accentué vers la fin du XIXe siècle, et il n'est pas prêt de s'arrêter.

Essayons donc, à notre tour, sans parti pris, de situer notre Héroët dans son milieu réel et au rang qui lui est dû.

---

(1) *Tableau de la poésie française au XVIe siècle.*

UN PRÉCURSEUR DE RONSARD

ANTOINE HÉROËT

NÉO-PLATONICIEN ET POÈTE

1492-1568

CHAPITRE I.

Biographie. — La critique.

Peu d'événements dans la vie d'Héroët, peu de documents sur ses œuvres et sa personne, un petit volume de vers, une réputation éphémère : voilà le résumé de ce premier chapitre.

Dans sa *Notice sur l'Eglise de Digne* (1654), Gassendi consacre une vingtaine de lignes à Héroët : elles sont dénuées d'intérêt. Il termine ainsi : « Il est permis de croire qu'il fut poète, d'après l'épigramme suivante de Joachim du Bellay... » Et il cite deux distiques latins où du Bellay joue sur les mots « Héroët, héros, muse héroïque, Eros... » Et c'est tout. Voilà ce que Gassendi, de Champtercier, prévôt de l'Eglise de Digne, professeur au Collège de France, connaissait de notre poète moins d'un siècle après sa mort.

Nous en savons davantage, mais pas assez à notre gré. Après avoir esquissé sa biographie (1), nous résumerons ce que ses contemporains et les critiques postérieurs ont pensé de son œuvre littéraire.

---

(1) D'après M. Gohin, qui a fait des recherches considérables.

§ I. — Vie d'Héroët. — Sa famille.

Il naquit à Paris, en 1492; c'est du moins la date adoptée, d'ailleurs sans preuve décisive.

Voici les dates certaines à retenir : en 1524, il obtient une pension (200 livres) de Marguerite de Navarre, sœur de François Ier; en 1536, il offre à celui-ci le manuscrit de *l'Androgyne;* en 1542, il publie *la Parfaicte Amye ;* l'année suivante, il est engagé dans la carrière ecclésiastique comme abbé de Notre-Dame de Cercanceaux et ensuite prieur de Saint-Eloi-lès-Lonjumeau (1550) (1). Enfin, son parent, François Olivier, chancelier de France dès 1545, le fait nommer évêque de Digne en 1552; il occupe ce siège jusqu'à sa mort, à la fin de l'année 1568.

Sa famille était considérable et bien apparentée ; son père fut trésorier du roi Louis XII; sa mère était fille d'un conseiller au Parlement ; ils eurent cinq enfants. Il fit, d'après Colletet, ses études à Paris (2); il fut de bonne heure un familier de Marguerite de Navarre; elle fit désigner Marie, une sœur d'Héroët, comme abbesse de Giy (ou Gif), près de Montargis.

Il y a plus : dans la vingt-deuxième Nouvelle de *l'Heptaméron*, édifiant récit d'un fait réel, nous voyons les persécutions dont Marie faillit être la victime ; le titre est celui-ci : « Sœur Marie Héroët, sollicitée de son honneur par un prieur de Saint-Martin des Champs, emporta la victoire contre ses fortes tentations, à la grand'confusion du prieur et à l'exaltation d'elle. » Dès l'âge de 5 ans, elle était entrée au couvent de Gif, dont une de ses tantes était abbesse. Plus tard, elle lui succéda ;

---

(1) *Bulletin de la Société historique de Paris*, 1899 (pp. 88-94). Lucien Grou : *Nouveaux documents sur Anthoine et Louise Héroët.*

(2) La notice de Colletet est donnée par M. Gohin (pp. 153-161).

elle réforma la règle amollie et y vécut « comme celle qui était pleine de l'esprit de Dieu ».

Une autre de ses sœurs, Louise, fut également religieuse ; son frère aîné s'appelait Nicolas ; son autre frère, Georges, fut secrétaire du roi et épousa une cousine du chancelier Olivier (1). Notons que lui-même, après la mort de son père, se fit appeler « de la Maison Neuve ».

La dot de sa mère, qui fut considérable, comportait un hôtel de style ogival, avec une tourelle élégante, dans le quartier aristocratique de Barbette. Or, cet hôtel, avec sa fine tourelle, existe encore ; il est à l'angle de la rue Vieille du-Temple (nº 56) et de la rue des Francs-Bourgeois. Mais la rue est bien déchue de son ancienne splendeur ; au rez-de-chaussée de la maison qui fut l'hôtel Héroët, on peut voir un mastroquet, un coiffeur, un autre mastroquet, un marchand de vin en gros, enfin une épicerie.

Il est probable qu'Héroët y naquit ; sûrement, il y passa son enfance. Jusqu'à l'âge de 60 ans, époque où il fut pourvu de la mitre, il vécut à Paris, auprès des siens, non « loin de la Cour (2) », hautement apprécié du roi et de Marguerite de Navarre, en relations avec les meilleurs poètes et écrivains de son temps.

Nous le voyons, dans deux circonstances, composer des poèmes pour de grands personnages : *l'Epitaphe de Louise de Savoie*, mère de François Ier, et des huitains sur la *Fable de l'Amour et Psyché ;* ce dernier, en collaboration avec Claude Chappuys et Mellin de Saint-Gelais, fut reproduit sur les verrières du château d'Ecouen, pour Anne de Montmorency.

L'Androgyne, présenté au roi en 1536, obtint le plus vif succès ; c'était son premier essai philosophique, en

---

(1) Lucien Grou : *La famille d'Héroët* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1899, pp. 277-282).

(2) M. Gohin.

attendant *la Parfaicte Amye* (1542), qui consacra sa réputation de poète.

*
* *

Dix ans après, il obtenait l'évêché de Digne ; on ne sait à peu près rien de son administration, sinon qu'elle fut excellente ; Gassendi constate, dans sa maigre notice, qu'on l'accusa d'avoir trempé dans l'hérésie calviniste, probablement à cause de ses relations amicales avec des gens suspects, avec Etienne Dolet, imprimeur de *la Parfaicte Amye*, qui fut brûlé, place Maubert, à Paris (1546).

Il s'en est défendu dans son poème (deuxième livre, vers 1021-43), où il réfute la doctrine de Calvin sur l'état de notre âme après sa mort, en attendant le jugement dernier. Calvin affirme que l'âme dort ; Héroët soutient le contraire avec une certaine vivacité. D'ailleurs, sa protectrice, Marguerite de Navarre, et Marot, son ami, furent en butte aux mêmes soupçons.

G. Colletet (1), dans son intéressante biographie, est un grand admirateur d'Héroët ; mais, outre qu'il place Digne dans le Dauphiné et qu'il se trompe sur la date de sa mort (1547 au lieu de 1568), il se livre à des conjectures aventurées. Selon lui, Héroët, comme d'ailleurs maints autres prélats (2), aurait « continué le cours de ses études ordinaires » et « composé des vers amoureux ». Cela nous paraît inexact, même invraisemblable.

L'œuvre essentielle d'Héroët est achevée en 1542 (il a 50 ans) avec *la Parfaicte Amye*, car cette première édition (3) contient, en outre, « plusieurs autres compositions dudit auteur ». Il est permis de croire qu'Héroët, dès

---

(1) Il vécut de 1598 à 1659.

(2) Notice, p. 155.

(3) Elle a servi de modèle aux autres. (M. Gohin, p. LVI.)

sa nomination à Digne (il était âgé de 60 ans), n'a plus rien produit de profane et s'est strictement consacré à ses nouveaux devoirs.

§ II. — Son œuvre littéraire.

Elle tient dans un modeste volume et comprend :

1° *La Parfaicte Amye*, en trois livres ;
2° *L'Androgyne* de Platon ;
3° *Autre Invention* extraite de Platon ;
4° *Complainte ;*
5° Dix-sept poésies diverses, dont :

Epitaphe de Louise de Savoie.
Blason de l'œil.
Cupido et Psyché.
Douleur et Volupté.
L'honneur des Femmes.

Il faut se référer à l'édition de M. Gohin. Le texte a été fort bien établi ; la partie bibliographique est présentée avec une érudition surabondante ; il y a des notes judicieuses et des rapprochements pleins d'intérêt ; en un mot, ce travail est excellent.

§ III. — Les évêques poètes d'autrefois.

Quiconque a feuilleté notre histoire sait que jadis les poètes, même les philosophes, furent souvent récompensés de leurs travaux par la mitre.

Le chancelier Olivier était un ami des lettres ; il protégeait les écrivains et les savants ; on ne fut pas surpris qu'il procurât un évêché à son parent (1). Celui-ci, d'ail-

---

(1 Notons qu'Héroët succédait à un frère du chancelier lui-même (1546-52).

leurs, méritait cette faveur par la correction de son œuvre et de toute sa vie. On ne pourrait en dire autant de bien d'autres qui furent pourvus de dignités plus hautes et plus lucratives.

« Un brevet d'aumônier du roi (1), un canonicat, une abbaye, un évêché.... étaient le prix d'écrits plus mondains que religieux.... La galanterie est la note dominante du XVIe siècle.... » Un écrivain du temps a dit (2) : « Chacun (des poètes) avait sa maîtresse (3) qu'il magnifiait, et chacun se promettait une immortalité par ses vers.... »

Or, un seul, parmi les poètes que nous allons citer, Héroët, ne tomba point dans la galanterie ; il chanta l'amour pur en homme de goût et en philosophe.

Lancelot de Carles, originaire de Bordeaux, qui fut évêque de Riez (1550-70) et dont nous reparlerons au chapitre VI, vécut en tant qu'évêque *piè et sanctè*, d'après la *Gallia Christiana* ; il publia des cantiques, mais il avait d'abord composé des poésies étrangement libres.

Hugues Salel, abbé et aumônier de la reine sous François Ier, Mellin de Saint-Gelais, évêque et aumônier du roi Henri II, Ponthus de Thiard, évêque de Châlons, publièrent des poésies qui n'avaient rien d'édifiant.

Quant à Ronsard, il fut prêtre probablement ; il eut des cures et des prébendes lucratives. Joachim du Bellay fut grand vicaire de Paris ; quand il mourut, il allait succéder à son oncle comme archevêque de Bordeaux.

Bertaut, évêque de Séez, fit des poésies légères et des pièces religieuses. Desportes, de même ; il fut le plus riche abbé de son temps par la vertu de ses sonnets.

---

(1) Fr. Godefroy, *Histoire de la littérature française*, I, p. 386. (Gaume, 1878.)

(2) Et. Pasquier, *Recherches sur la France.*

(3) Imaginaire le plus souvent.

Est-ce pour lui que Mathurin Régnier (1) (chanoine et pourvu d'un bénéfice) écrivit les vers suivants à propos de quelques poètes faméliques ?

> Un autre, ambitieux, pour les vers qu'il compose,
> Quelque bon bénéfice en l'esprit se propose,
> Et dessus un cheval, comme un singe attaché,
> Méditant un sonnet, médite un évêché.
>
> (Deuxième satire, *Les Poètes.*)

On pourrait en citer d'autres, aux XVIIe et XVIIIe siècles ; le public du temps n'en était point choqué ; nous aurions mauvaise grâce à l'être aujourd'hui. Qu'il nous suffise de marquer nettement qu'Héroët justifia, comme poète et comme évêque, l'estime de ses contemporains.

§ IV. — Les critiques et la réputation d'Héroët.

La réputation d'Héroët a subi, toutes proportions gardées, les fluctuations de celle de Ronsard ; il figura sans doute dans l'école de Marot ; mais, de fait, il s'en détacha assez pour que son évolution préparât la réforme de la Pléiade. Marot, héritier de Villon, poète incomparable dans les vieux genres, ne fut oublié ni au XVIIe ni au XVIIIe siècle, puisque La Fontaine et Voltaire furent ses disciples, pendant que Ronsard et son école n'étaient plus qu'un vague souvenir.

Même avant *la Parfaicte Amye,* Héroët fut considéré comme un poète de marque, puisque dès 1537 Macrin, dans un hymne latin, disait de lui en résumé : « Quand la littérature française était encore inculte, il a charmé les Français par une science nourrie de Platon et des sages, une élocution pure, un art surprenant et la profondeur de la pensée ; il a comme rénové la poésie française ; il est au-dessus d'Homère et de Virgile. » Faisons la

(1) 1573-1613.

part de cette énorme exagération chez un ami ; Macrin, toutefois, semble exprimer l'opinion d'un groupe, Marot, Dolet, Ch. Fontaine, Cl. Chappuys et quelques autres, sur la portée du talent d'Héroët.

Cinq ans après, *la Parfaicte Amye*, qui eut par la suite plus de vingt éditions, le consacra grand poète.

Thomas Sibilet, dans son *Art poëtique* (1548), a dit : « Nos bons poètes français sont, entre les vieux : Alain Chartier et Jean de Meung, et entre les jeunes : Marot, Saint-Gelais, Salel, Héroët, Scève et tant d'autres bons esprits. »

Dans une compilation de Gilles Corrozet (1510-68) intitulée *le Parnasse des poètes modernes*, Héroët est mentionné avec une quarantaine d'autres.

Etienne Pasquier, dans ses *Recherches sur la France* (1560-1621) : « Ce même règne (celui de François Ier) ajouta aussi d'autres nobles esprits (après Marot), entre lesquels je fais grand compte d'Héroët en sa *Parfaicte Amye*, petite œuvre, mais qui, en sa petitesse, surmonte les gros ouvrages de plusieurs. » (VI, 5.)

Jacques Peletier disait *(Art Poétique)* qu'il n'avait pas encore vu poésie en français mieux dressée à son gré, ni où il y eût moins à redire que *la Parfaicte Amye*.

Sans nous attarder à d'autres témoignages (1), relatons celui de Marot. Dans son *Eglogue au roy*, sous les noms de Pan (François Ier) et Robin (Marot), 1539, après avoir parlé de son enfance, de sa venue à Paris, de la mort de Louise de Savoie, il ajoute :

> Une autre fois, pour l'amour de l'amye,
> A tous venants pendy la challemye (2),
> Et ce jour-là, à grand'peine on savait
> Lequel des deux gagné le prix avait,

---

(1) Voir F. Gohin.

(2) Je suspendis (à un arbre) le chalumeau....

Ou de Merlin (1) ou de moi : dont, à l'heure (2),
Thony (3) s'en vint sur le pré grand alleure (4)
Nous accorder (5) et orna deux houlettes
D'une longueur de force violettes (6).
Puis nous en fit présent pour son plaisir :
Mais à Merlin je baillai à choisir.

Ainsi, Héroët fait l'office d'arbitre dans ce jeu pastoral.

Deux années auparavant, dans la pièce intitulée *Fripelippes, valet de Marot, à Sagon* (7) », on avait lu ceci :

Par mon âme, il est grand foyson,
Grande année et grande saison
De bestes qu'on dût mener paître,
Qui regimbent contre mon maître.
Je ne voy point qu'un Saint-Gelais,
Un Héroët, un Rabelais,
Un Brodeau, un Sève, un Chappuy
Voysent (8) écrivant contre luy (9) ;
Ni Papillon pas ne le poind (10),
Ni Thenot ne le tenne (11) point.

Héroët est en brillante compagnie, puisqu'on le place

---

(1) Mellin de Saint-Gelais.
(2) De là, aussitôt.
(3) Antoine Héroët.
(4) En toute hâte.
(5) Nous mettre d'accord.
(6) D'un long bouquet formé d'une masse de violettes.
(7) Sagon, ennemi et détracteur de Marot. Celui-ci énumère les soutiens de sa propre cause : Mellin de Saint-Gelais, Héroët, Rabelais, Brodeau, Maurice Scève, Chappuys, Papillon, Etienne Dolet.
(8) Aillent.
(9) Contre Marot.
(10) Poindre.
(11) Tanner, tourmenter.

à côté de Rabelais. Celui-ci a été probablement lié avec lui, puisqu'ils avaient des amis communs : Marot, Dolet et d'autres. Dans le prologue du cinquième livre de Pantagruel, publié en 1562, après sa mort, et qu'on lui attribue généralement, il est question de Drouet, c'est-à-dire d'Héroët, sans doute ; le passage est fort curieux ; il est probable que les sentiments qui y sont exprimés furent ceux de Rabelais lui-même.

Après avoir constaté que plusieurs excellents esprits ont usé de la langue vulgaire (1) en prose et en vers, il veut, lui aussi, employer le même langage, au risque de faire entendre le ramage d'une oie au milieu des cygnes ; puis il ajoute : « Je contemple un grand tas de Collinets (Colin), Marots, Drouets (Héroët), Saint-Gelais, Salels, et une longue centurie (2) d'autres poètes et orateurs galliques. Et (je) vois que, pour avoir longtemps fréquenté sur le mont Parnasse l'école d'Apollon et de la source d'Hippocrène, bu à plein godet entre les joyeuses Muses, à l'éternelle fabrique de notre (langue) vulgaire, ils ne portent que marbre Parien (3), albâtre, porphyre et bon ciment royal ; ils ne traitent que gestes (4) héroïques, choses grandes, matières ardues (5), graves et difficiles..., par leurs écrits ne produisent que nectar divin, vin précieux, friand, riant, muscadet, délicat, délicieux. Et n'est cette gloire en hommes toute consommée ; les dames y ont participé, entre lesquelles une, extraite du sang de France (6);.... tout ce siècle a étonné (7), tant par ses écrits, inventions transcendantes, que par ornement de

---

(1) Le français (opposé au latin) : Ecoles de Marot et de Ronsard.

(2) Centaine.

(3) De Paros.

(4) Exploits.

(5) Sujets élevés. — Cela s'applique fort bien à Héroët et à Ronsard.

(6) Issue du sang royal : Marguerite de Navarre, sœur de François Ier.

(7) La première moitié, jusque vers 1560.

langage, de style mirifique. Imitez, si (vous) savez : quant à moi, imiter ne les saurais (1).... »

Joachim du Bellay, de son côté, cite (2) :

> Carle (3), Héroët, Saint-Gelais,
> Les trois favoris des Grâces,
> L'utile doux Rabelais....

Il dit, dans la préface de son *Olive :* « Je ne cherche point les applaudissements populaires. Il me suffit pour tous lecteurs avoir un Saint-Gelais, un Héroët, un de Ronsard, un Carle, un Scève, un Bouju, un Salel,.... et si quelques autres sont encore à mettre sur ce rang.... »

Dans la première préface de ses *Odes*, Ronsard, après avoir dit que la poésie française était, avant la Pléiade, « faible et languissante », met un correctif entre parenthèses : « J'excepte toujours Héroët et Scève et Saint-Gelais. » Son choix est moins large et mieux établi que celui de du Bellay, qui a mêlé des auteurs obscurs à des noms fort connus.

Toutefois, Claude Binet *(Vie de Ronsard)* ajoutait trois écrivains à la liste précédente : « Les premiers poètes que Ronsard a estimé avoir commencé à bien écrire ont été Maurice Scève, Hugues Salel, Anthoine Héroët, Mellin de Saint-Gelais, Jacques Pelletier et Guillaume des Autels. »

Après la Pléiade, Héroët fut cité sept fois dans le recueil de Gilles Corrozet (*Parnasse des poètes français*, 1571) et mentionné dans *la Galliade* (1578), par Guy Lefèvre de la Boderie (4).

Nous avons donné plus haut l'opinion d'Estienne Pasquier. Agrippa d'Aubigné, grand admirateur de Ronsard,

---

(1) Modestie pure.

(2) *Guerre des Muses et de l'ignorance*, édition M. Lavaux, I, p. 145.

(3) Evêque de Riez.

(4) Voir : F. Gohin, p. XLIV.

qui, selon lui, avait coupé le filet que la France avait sur la langue », a cité maints poètes (1), ceux de la *première volée* (Marot, Scève, Salel, etc.) et ceux de la *deuxième bande* (Desportes, Bertaut, etc.), sans nommer l'auteur de *la Parfaicte Amye*. Ainsi, à la fin du XVIe siècle, celui-ci est déjà méconnu.

*
* *

Au XVIIe siècle (première moitié), G. Colletet lui a consacré une notice et prodigué les éloges ; il estimait qu'Héroët « ne semblait pas moins Platon que Platon lui-même et qu'il fut une des grandes lumières de son siècle » ; mais la langue du poète lui paraissait déjà bien archaïque ; s'il en faisait une sorte de chef d'école, il ajoutait tristement : « Je ne sais si notre siècle daignera regarder seulement ses écrits. »

En effet, Mlle de Scudéry, dans un volume intitulé *Conversations nouvelles* (1684) (2), par dépit des attaques de Boileau contre elle-même, a rappelé la gloire de la Pléiade, ne remontant guère au delà et ne nommant pas Héroët.

Au XVIIIe siècle, l'abbé Goujet (*Bibliothèque française*, 1741-56) ne s'occupe pas directement d'Héroët ; il cite seulement sur lui deux strophes de Charles de Sainte-Marthe.

Le *Dictionnaire historique* de Moréri (1759) ne mentionne ni Héroët, ni Maurice Scève.

Toutefois, l'*Almanach des Muses* (III, 113-20) donne plusieurs extraits d'Héroët (3).

Au XIXe siècle (1828), Sainte-Beuve a remis en honneur

---

(1) Van Bever : *Œuvres poétiques*, d'A. d'Aubigné. Sansot, préface, pp. 39-44.

(2) *De la poésie française jusqu'à Henri IV.* (Edition G. Michaut ; Sansot, 1907.)

(3) Voir : F. Gohin, p. XLIV.

les poètes du XVIe siècle (1) ; il consacre dans son livre deux lignes à notre Héroët, qui « composa un poème intitulé *la Parfaicte Amye* et couronna son héroïne de toutes les perfections platoniques ». Il insiste davantage sur Maurice Scève et l'Ecole lyonnaise ; mais il s'attache surtout à Joachim du Bellay, à Ronsard et aux autres poètes de la Pléiade.

Dès lors, les dictionnaires mentionnent Héroët : *Vapereau*, puis la *Grande Encyclopédie*, quelques lignes ; le *Larousse*, trente lignes environ.

En 1878, Fr. Godefroy (*Histoire de la littérature française*) consacre une étude sympathique à l'œuvre de notre poète. La vaste collection d'Eug. Crépet (1861-87) ne le mentionne pas, de même qu'Emile Egger dans son livre sur *l'Hellénisme en France* (1869). M. Marcou le nomme à peine dans l'étude qui ouvre son recueil de *Morceaux choisis* des classiques français (Garnier).

M. G. Lanson, dans son *Histoire de la littérature française* (Hachette, 1909, p. 271), le caractérise en quelques mots à propos des poètes qui essayèrent « de traduire les hautes conceptions de leur intelligence et les inquiétudes profondes de leurs âmes.... » Il l'appelle « le subtil, le mystique et le platonicien... ».

M. Abel Lefranc a établi d'une façon brillante la nouveauté de la tentative d'Héroët dans *la Parfaicte Amye* (2). Déjà le même point de vue avait été effleuré par M. Bourciez (*Les mœurs polies et la littérature française à la Cour de Henri II*, 1886, Hachette). Mais il ne lui a pas donné la place qui lui revient, dans une plus récente étude (3), en le citant simplement parmi les traducteurs de Platon.

---

(1) Edition Charpentier, p. 41.

(2) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1896. — *Revue des études rabelaisiennes* (1904).

(3) *Histoire de la littérature française* (Direction P. de Julleville) : A Colin, III, p. 127.

Grâce à MM. Darmesteter et Hatzfeld (1), nos collégiens eux-mêmes ont connu le nom d'Héroët, « la noblesse et l'élévation de son talent ».

Un ouvrage tout récent (2), également en usage dans les écoles et lycées, rappelle que Marot, dans sa querelle avec le pédant Sagon, « fut soutenu par les meilleurs poètes de son temps : Des Périers, Mellin de Saint-Gelais, Scève, Héroët. L'auteur marque ensuite la publication de *la Parfaicte Amye* (à Lyon (3), 1542), « subtil poème d'amour, à la fois chrétien et platonique ».

Enfin M. E. Faguet a étudié notre poète dans deux ouvrages : *Le XVIe siècle* (Lecène-Oudin, 1894), *Histoire de la littérature française* (Plon, 1900, I, pp. 373-78). Ce n'est plus une vague mention ; il va au fond des choses et des œuvres, estimant que « la date de 1542 *(la Parfaicte Amye)* est importante » dans notre histoire littéraire. Sous l'autorité d'un tel critique, nous ne craindrons pas de nous égarer.

Essayons donc, tout d'abord, de replacer Héroët dans son siècle et son milieu, afin de le juger ensuite équitablement.

Sainte-Beuve a dit (4) que « les écoles poétiques passent vite ; les grands poètes seuls demeurent ; les poètes qui n'ont été qu'agréables s'en vont... ». Sans être parmi les grands, Héroët fut mieux et plus qu'un poète agréable ; c'est sans doute pour cela qu'il a retrouvé de nos jours plus d'un lecteur.

---

(1) *Le XVIe siècle en France* (Delagrave, p. 92, 1878).

(2) *Précis de l'histoire des lettres françaises*, par Ed. Herriot. (Ed. Cornély, pp. 187, 188.)

(3) A noter que M. Herriot est le maire actuel de Lyon.

(4) *La Poésie française au XVIe siècle* (J. du Bellay, p. 358).

CHAPITRE II.

La Renaissance. — Ecole de Marot.

La Renaissance, d'abord italienne, s'est développée à travers le moyen âge depuis le XIIIe siècle, non par un bond violent après 1453 ; elle n'est, suivant E. Renan, « que le retour à la vraie tradition de l'humanité civilisée (1) », c'est-à-dire à l'antiquité gréco-latine. Dante appartient aux XIIIe et XIVe siècles, Pétrarque et Boccace sont du XIVe ; ils ont créé la littérature italienne, pour avoir suscité et réalisé en partie la Renaissance ; la chute de Constantinople (1453) en a simplement accéléré la marche.

Notons qu'à Florence Marsile Ficin commence à traduire Platon en 1463 et que Léon X, un pape néo-platonicien, ouvre le XVIe siècle (1513-21). C'est le triomphe de l'art païen et sensuel que le platonisme cherche ensuite à épurer.

A la Renaissance italienne succèdent une Renaissance européenne (2) (avec Erasme, 1467-1536), puis la Renaissance française, la dernière en date, non la moins glorieuse, qui remplit le XVIe siècle, époque tourmentée, bouillonnante, féconde, qui a vu l'esprit français se renouveler et produire nos premiers chefs-d'œuvre.

---

(1) Averroës, préface, p. VIII, 1861.

(2) Voir : Brunetière, *Histoire de la littérature française*, I.

Notre essai sur Héroët, comme on le devine, est littérairement limité par le règne de François Ier (1545-1547), sans pouvoir dépasser 1549, date de la mort de la reine Marguerite. D'ailleurs, cette première moitié du XVIe siècle est la période active et décisive de la Renaissance française dans les arts, les lettres et la philosophie.

Essayons d'en préciser les caractères, avant d'étudier l'école poétique qui soude le moyen âge aux précurseurs de la Pléiade.

§ I. — Renaissance française. — L'Humanisme.

Notre Renaissance marqua, comme celle de l'Italie, l'émancipation intellectuelle et la rupture avec la scolastique, « opposant (1) un idéal individualiste et civique à l'idéal collectif et théocratique de l'Eglise ».

En même temps, la philosophie d'Aristote cédait le pas à celle de Platon, à mesure que la France acceptait « le rationalisme de l'Italie et la tradition platonicienne de Florence (2) ». La lutte contre Aristote fut dirigée par Pierre Ramus, lecteur au Collège de France ; il fut condamné (1543), puis rétabli dans sa chaire en 1547, mais il périt plus tard à la Saint-Barthélemy (1572), victime des haines scolastiques.

Sans doute, les philosophes de la Renaissance ont manqué d'originalité ; ils n'ont guère fait que substituer Platon à son disciple Aristote ; mais ils ont consacré leurs veilles à la doctrine libératrice ; ils ont même versé leur sang pour elle.

Nous y reviendrons ; nous avons dû noter ici le rôle décisif qu'elle a joué, puisqu'il s'agit d'un poète néo-platonicien.

---

(1) Péladan, *De l'Humanisme*, p. 80 ; Sansot, 1909.

(2) E. Gebhart, *La Renaissance italienne*.

Il y eut aussi un grand mouvement dans les lettres, les arts et les sciences, sans compter la Réforme, qui voulut être comme une Renaissance du premier christianisme.

Celle-ci fut hostile (1) au moyen âge scolastique et à l'antiquité païenne, surtout en Allemagne : le sac de Rome fut l'œuvre des Allemands. En revanche, chez les Italiens et les Français, la religion traditionnelle accepta volontiers l'art païen et l'antiquité classique.

Aussi, à côté de ces deux influences, la Renaissance (individualisme) et la Réforme (autorité de la raison), en a-t-on distingué une troisième, l'Humanisme. Il faut la connaître pour comprendre l'œuvre d'Héroët, qui fut un humaniste, comme Etienne Dolet et, après celui-ci, du Bellay et Ronsard, avec des différences toutefois, puisqu'il fut pur lettré autant que poète.

Il est curieux de noter que cette époque produisit des savants hors de pair, même en dehors de la culture classique, par exemple Bernard Palissy, grand artiste et homme de science, dont l'esprit était affranchi et de la scolastique et de la tradition gréco-latine. Ce n'est point le cas d'Héroët : mais, s'il fut disciple de Platon, il se montra assez indépendant ; sans pénétrer à fond sa doctrine complexe (ne la connaissant que par une traduction latine), il l'a bien interprétée, du moins en ce qui touche à l'Amour.

L'Humanisme (2) est, en somme, un état d'esprit littéraire, c'est le goût de l'art antique (3). Le moyen âge ayant cultivé les lettres anciennes dans une certaine mesure, on peut dire que l'Humanisme s'est maintenu dans les âges dits barbares, pour s'épanouir victorieuse-

---

(1) Voir : E. Faguet, *le XVIe siècle* (préface).

(2) *Humaniores litteræ.* — Brunetière. « Il consiste à ramener toutes choses à la mesure de l'homme... » (*Histoire de la littérature française*, I.)

(3) Voir : E. Faguet, *le XVIe siècle* (préface).

ment au XVIe siècle. Il recherche la perfection de la forme plutôt que l'originalité de la pensée et imite les modèles consacrés ; Erasme fut le type de l'Humaniste.

Or, au XVIe siècle, le Français instruit ès bonnes lettres ne fut ni un homme de la Renaissance, ni un réformé, mais plutôt un Humaniste (Ronsard, Rabelais). Comme chez les Italiens (Marsile Ficin, Léon X, Bembo, Sadolet...), il resta chrétien dans le fond, tout en vénérant l'art païen (1). Erasme fut le citoyen d'une République idéale; il ne proclama l'émancipation de la raison humaine que dans les limites de la tradition catholique.

De l'Humanisme s'est dégagée peu à peu notre littérature classique, avec ses traits essentiels : vénération de l'antiquité dans les arts et les lettres, ordre, mesure, goût, pureté de la forme, culte exclusif de ce qui est élevé, universel et humain.

*
* *

Héroët présente déjà quelques-uns de ces caractères. Il a vécu (2) dans la première moitié du XVIe siècle, qui fut, du moins à l'intérieur, moins tourmentée et plus heureuse que la deuxième. La philosophie lui assura un agréable refuge où les agitations du dehors n'arrivaient qu'assourdies ; si l'on compare sa vie à celle de Clément Marot, elle paraît terne et insignifiante.

Essayons de distribuer les groupes de poètes entre 1500 et 1550, afin de déterminer la place d'Héroët ; nous y ajouterons la Pléiade et ses continuateurs pour amener le siècle jusqu'à l'âge classique :

1° Fin du XVe siècle. Les Rhétoriqueurs jusqu'en 1515.

2° (1515-30). Ecole de Marot, héritier de Villon.

---

(1) E. Faguet, *le XVIe siècle* (préface).

(2) Il s'agit de sa vie mondaine et littéraire.

3° (1530-50). Ecole lyonnaise ; les précurseurs de la Pléiade : M. Scève, Héroët (1).

4° La Pléiade (1550-80). J. du Bellay et Ronsard.

5° (1580-1610). Les successeurs de Ronsard : 1° Desportes, Bertaut, du Bartas : 2° d'Aubigné, Régnier (fin du XVIe siècle et de l'école de Ronsard) ; 3° Malherbe (transition entre les XVIe et XVIIe siècles).

Après l'école dite de Marot, Ronsard réalisa une évolution plutôt qu'une révolution ; ses idées étaient en germe dans les écoles antérieures ; il les précisa seulement et les imposa par son génie. L'on a dit avec raison (2) : « L'école savante des Maurice Scève et des Héroët, auxquels Ronsard rendra justice, a essayé de s'élever à la gravité des poètes antiques. »

M. E. Faguet (3) observe que, si l'on place d'ordinaire Héroët et M. Scève dans l'école de Marot, ils commencent, en fait, à lui tourner le dos et sont les avant-coureurs de la Pléiade. M. F. Gohin estime également qu'Héroët se détache de Marot, qu'il inaugure la poésie sérieuse et que « le grand œuvre de cette école c'est *la Parfaicte Amye* ».

L'étude de ses poésies nous confirmera dans cette opinion ; en attendant, examinons dans ses grandes lignes le mouvement poétique antérieur à 1542.

§ II. — Les Rhétoriqueurs. — Clément Marot.

Les Rhétoriqueurs clôturent le moyen âge proprement dit ; ce sont des maîtres en versification, non en poésie (4) ;

---

(1) V. E. Faguet, Lanson.

(2) E. Roy, *Revue d'histoire littéraire française*, 1898, p. 338.

(3) *Histoire de la littérature française*, p. 385.

(4) Voir : E. Faguet, *Histoire de la littérature française*, I, pp. 336-72.

ils s'occupent de menus genres et de menues questions : par exemple de savoir si l'*e* muet doit compter ou non dans la mesure du vers.

On peut faire remonter cette école jusqu'à Alain Chartier, mort en 1450. Principaux noms : Meschinot (mort en 1509), chef d'école sur la fin du xve siècle ; Mollinet (mort en 1507) ; Guillaume Crétin (1) (mort en 1525), qui fut le roi « du vers équivoqué », et, chose plus importante, le maître de *Jean Le Maire de Belges*.

Celui-ci (2) ouvre le xvie siècle ; c'est un bon prosateur (son *Illustration des Gaules* est de 1510), un versificateur qui se hausse parfois jusqu'à la vraie poésie (*Epitres de l'Amant vert*) ; il a, le premier, le sentiment du rythme, mais sa langue est rude et il abuse de la mythologie païenne. C'est déjà un penseur moderne par la hardiesse de ses vues ; champion du gallicanisme, il écrit contre le pouvoir papal (1510). Rabelais l'a continué en tant que conteur satirique (3).

D'autre part, Le Maire est platonicien et même mystique ; il a été le vrai maître de Ronsard ; s'il a continué les Rhétoriqueurs, il a d'assez loin amorcé l'évolution de la Pléiade. « Il est, dit M. Ph. Martinon (4), le premier précurseur de notre Renaissance littéraire, le premier poète moderne, et la Pléiade connaissait en lui un ancêtre. » Après lui, Héroët a précisé le mouvement et donné l'impulsion décisive.

---

(1) Notons qu'en 1510 il dédia une épître en vers à l'évêque de Glandèves (Basses-Alpes), Symphorien de Bullioud, originaire de Lyon.

(2) Né en 1473, mort en 1524 ou 1548.

(3) M. Abel Lefranc.

(4) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909.

∴

Clément Marot (1497-1544), sans égaler Le Maire pour la pensée, lui est très supérieur comme poète ; il est le maître de notre poésie sous François Ier ; Ronsard l'a reconnu. Marot continua Crétin dans les petits genres ; il y excella souverainement.

Il est spirituel, charmant ; il représente la pure tradition gauloise ; il tient encore au moyen âge, malgré son goût pour la Réforme, pour Pétrarque et les Italiens ; il est à la fois le dernier trouvère et un représentant de la Renaissance.

Malgré les lacunes de son éducation, il a traduit des pièces grecques, latines, italiennes (Pétrarque) : il semble aspirer au titre d'humaniste ; mais il est, avant tout, un conteur, l'ancêtre direct de La Fontaine et de Voltaire, qui ne l'ont pas fait oublier. S'il a abordé la philosophie et les problèmes religieux, ce n'est que par accident ; il n'est original que dans les genres moyens.

Toutefois, pour être équitable, mentionnons : 1° la pièce intitulée *Au Roi* (du temps de son exil à Ferrare), 2° la *Complainte de la mort*, qui sont d'une assez belle envergure ; c'est par là qu'il annonce lui-même les temps nouveaux.

Un bref exemple (sur la destinée humaine) :

Pourquoi voulez-vous tant durer
Ou renaître en fleurissant âge ?
Pour pécher ou pour endurer ?
Y trouvez-vous tant d'avantage ?
Certes, celui n'est pas bien sage
Qui quiert (demande) deux fois être frappé
Et veut repasser un passage,
Dont à peine il est échappé.

Ainsi, le « gentil » Marot a montré à son ami Héroët

qu'il entrevoyait une poésie plus haute que celle du temps présent et que la philosophie s'offrait aux audacieux.

§ III. — L'école de Marot.

On a pu admettre qu'il y eut une école de Marot pour l'opposer à celle de Ronsard, qui prétendit prendre sa place en brisant avec le passé. En réalité, Marot fut le centre d'un groupe d'amis que l'on a supposés ses disciples ; il ne fut pas un chef d'école.

Mellin de Saint-Gelais, La Borderie, Ch. Fontaine, Brodeau, Pelletier, Héroët, Maurice Scève et d'autres eurent pour lui du respect et de l'affection ; ils l'imitèrent même plus d'une fois, mais ne se laissèrent point dominer, ni absorber ; chacun suivit sa voie propre et garda sa physionomie particulière, notamment Héroët et Maurice Scève.

S'il n'y a pas eu de doctrine imposée par un maître, ni de règles et d'aspirations communes (1), ni de plan de campagne accepté pour conquérir l'opinion, ni enfin de manifeste littéraire, c'est qu'il n'y a pas eu d'école. Par contre, il y eut une école de Ronsard, la Pléiade.

Sans doute, en 1537, une circonstance groupa les amis de Marot contre son ennemi, Sagon (d'où il fit *sagouin*) ; le valet Frippelippes fustigea le calomniateur et lui opposa, pour défendre son maître, l'admiration des meilleurs poètes du temps. Ce fut un moment glorieux pour Marot, mais il n'était chef qu'en apparence : il lui a suffi d'être le meilleur poète de la Cour brillante de François Ier.

A côté de lui, sous son ombre amicale, Héroët et l'école lyonnaise préparaient le renouvellement de notre poésie ; nous estimons qu'Héroët et M. Scève dominent d'assez

---

(1) Voir : *Histoire littéraire*, P. de Julleville, III, p. 121. (Ed. Bourciez.)

haut ce que l'on appelle l'école marotique. En effet, ils abordent de front les grands sujets ; ils veulent déjà restaurer la littérature et la pensée par l'étude et l'imitation de l'antiquité grecque.

Nous avons un document précis pour marquer cette transition : c'est l'*Art poétique* (1), de Thomas Sibilet, publié en 1548. Sans doute, il considère Marot comme un maître et un oracle : il loue volontiers les amis de Marot ; il n'a personnellement qu'une valeur secondaire ; mais il reflète un état d'esprit assez nouveau, puisqu'il parle déjà « de l'illustration et augmentation » de la langue française.

Or, c'est pour réfuter celui qui allait leur couper l'herbe sous les pieds que, peu après, Joachim du Bellay et Ronsard lancèrent leur manifeste : *Deffence et illustration de la langue française,* en lui empruntant sa formule de combat.

Pour mieux marquer, à son insu peut-être, que la Pléiade continuait l'évolution de certains amis de Marot, Sibilet, dans l'édition de 1556, inséra l'éloge de Ronsard et de du Bellay, bien qu'ils l'eussent vivement combattu.

Un humaniste du temps (1552), Antoine Muret, a dit que la poésie avant Ronsard était un amusement de femmelettes oisives (*delectare otiosas mulierculas*) ; c'est une erreur ; il oublie les œuvres de Maurice Scève, d'Héroët et de la reine Marguerite, sœur de François Ier.

---

(1) *Art poétique français pour l'instruction des jeunes studieux encore peu avancés en la poésie française.* (Paris, Gilles Corrozet. — Privilège du 27 juin 1548).

CHAPITRE III.

Les précurseurs de la Pléiade (1530-1550).

Pour pénétrer l'œuvre d'Héroët, il faut d'abord jeter un regard sur les théories de l'amour, selon ses divers aspects : courtois, mystique, chevaleresque, platonique, néo-platonicien. On discernera ainsi le dosage des sentiments profanes, chrétiens et mystiques. Chez nous, des troubadours provençaux à Héroët, ce qui a prévalu, c'est la délicatesse, l'honneur, le dévouement et quelque chose de supérieur à nous-mêmes.

Traitons donc à la hâte les questions suivantes : amour courtois, pétrarquisme, néo-platonisme, traduction de Platon, école lyonnaise, enfin doctrines de Marguerite de Navarre et leur influence sur Héroët, ce qui nous fixera au cœur même de notre travail.

§ I. — L'amour courtois. — Le Pétrarquisme.

Sans parler ici de Platon, dont les idées seront exposées à propos de ses disciples plus ou moins directs et d'Héroët lui-même, reportons-nous au moyen âge.

L'amour courtois constitue le fond des troubadours vers la fin du XIe siècle ; il est sorti du christianisme, non de l'antiquité ; il s'est confondu bientôt avec l'esprit chevaleresque ; du Midi il est passé chez les trouvères ; vers 1220, un bon chapelain du Nord réunit les décisions ou

sentences amoureuses des nobles dans *l'Art d'aimer suivant les règles de l'honneur;* au même siècle, un prédicateur dit en chaire (1) : « Point de brave chevalier à moins qu'il n'aime ; c'est l'amour qui inspire la bravoure aux guerriers. »

Il implique la politesse, la vertu, la piété ; il élève les âmes vers les choses célestes ; « il faut aimer pour mieux en valoir et non jamais pour en empirer » ; il est admis « que l'amant qui entend à loyaument servir une dame sera sauvé » (ira au ciel). Ainsi, l'amour courtois est comme une transposition profane de l'amour divin ; il est le même, au fond, que l'amour mystique de *l'Imitation* (2).

Tout cela est présenté délicieusement dans le lai de l'*Oiselet* (3) ; l'amour, privilège de la noblesse, est interdit au vilain et au bourgeois ; on ne le conçoit point sans l'élégance de la Cour ou du château, sans le point d'honneur, sans un idéal supérieur de dévouement ; la saison printanière étant celle de l'amour, les oiseaux sont les prêtres de ce culte et les interprètes de Dieu dans leurs mélodies ; l'amour terrestre et l'amour divin constituent une seule religion.

La chevalerie n'a été que cette doctrine mise en œuvre ; l'esprit chevaleresque a persisté jusqu'au XVIe siècle, puisque Bayard en fut le champion et que sous le roi Henri II, vers 1550, le roman d'*Amadis* eut une vogue extrême ; seulement une galanterie raffinée, bien que parfois dénuée de scrupules, remplaçait déjà la pure « courtoisie » ; on se passionnait pour la touchante aventure de Tristan et Iseult, mais on ne mourait plus d'amour.

---

(1) Lecoy de la Marche : *La Chaire au moyen âge* (p. 392).

(2) M. Lanson.

(3) G. Paris : *Légendes du moyen âge*, pp. 256 et sq.

*
* *

Si l'amour chevaleresque et mystique procède de l'esprit chrétien et guerrier, il a trouvé sa formule théorique dans Platon ; c'est la lecture du *Banquet* qui a permis d'en constituer une doctrine (1).

D'après Platon, l'amour s'attache à la beauté des corps, puis à la beauté des sentiments, des idées, enfin à l'idée suprême du Beau ; de la créature il s'élève jusqu'au Créateur.

Cette théorie fut acceptée en partie par les premiers Pères de l'Eglise. Saint Augustin est platonicien, parce que l'amour, selon le philosophe grec, nous conduit logiquement à l'amour de Dieu (2) ; seulement le platonisme se transformera en un mysticisme chrétien : il faut aimer d'abord, non la créature, mais Dieu lui-même, parce que l'amour terrestre est un péché.

Chez les Italiens, à la fin du XIIIe siècle, Dante a ébauché ce que nous appelons l'amour platonique, mélange de tendances anciennes, chrétiennes, chevaleresques et romanesques. Son amour pour Béatrix est absolument pur ; il se confond avec l'inspiration poétique et religieuse, avec l'idée même de Dieu ; c'est un amour de théologien. Dante a placé Aristote au premier rang des hommes de génie, mais toutes ses sympathies vont à Platon ; il en expose les idées traditionnelles par la bouche de Virgile : « L'amour allumé par la vertu en allume toujours un autre, pourvu que sa flamme paraisse au dehors (3). »

---

(1) Voir : Saint-Marc Girardin, *Cours de littérature dramatique*, t. II, chap. 36 (Charpentier, 1890) ; A. Mézières, *Pétrarque* (Didier, 1868).

(2) Saint-Marc Girardin.

(3) *Purgatoire*, ch. 22. — Cette idée de Platon sera reprise par Héroët.

L'amour de Pétrarque pour Laure est déjà moins épuré et plus littéraire ; il s'attache à l'âme, mais sans dédaigner la beauté matérielle ; bien qu'il ait prôné la gloire, la vertu et la piété envers Dieu, il n'est pas bien dégagé des sens ; aussi, Pétrarque, dans sa vieillesse, a-t-il regardé cette passion comme une erreur et une faute. Idéaliste, même en politique, s'il n'a pas bien connu Platon, il a toutefois deviné le sens et la beauté de sa doctrine (1).

En somme, comme on l'a dit, « il fut plus vertueux qu'il n'aurait voulu l'être » (2), bien qu'il fût homme d'Eglise ; c'est en chantant une passion inassouvie qu'il devint un grand poète et immortalisa Laure de Sade. Héroët se montrera plus réellement platonicien.

Pétrarque, théoricien de l'amour, fut très goûté en France, même après que Platon eut été traduit en latin (par M. Ficin, en Italie). Le Maire de Belges (3) le vantait en 1509 comme son « vrai maître en amours ». Marot traduisit plusieurs pièces (1515), et d'Oppède le traduisit entièrement (1538).

Plus tard, du Bellay et Ronsard le prisèrent fort et parfois l'imitèrent, s'inspirant aussi d'autres poètes italiens, Tebaldeo, Bembo, Sannazar, puis Angelo Costanzo ; mais Pétrarque demeura le maître révéré, malgré quelques palinodies.

Seule, la lecture directe de Platon pouvait mettre en échec son influence ; de là, le néo-platonisme qui inspira l'Ecole lyonnaise et l'œuvre d'Héroët.

---

(1) Il ignorait le grec, et Platon n'était pas encore traduit. — Voir Mézières.

(2) *Ibid.*

(3) Voir : *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1910, sur Joseph Vianey. — *Le Pétrarquisme en France au XVIe siècle*, 1909, Masson.

§ II. — Le néo-platonisme.

C'est à Florence, autour des Médicis, en 1463, que Marsile Ficin (1) commença la traduction latine des dialogues de Platon, « les échauffant, les ressuscitant du feu de son esprit (2) ». Son commentaire du *Banquet* est excellent ; nul doute qu'Héroët ne s'en soit inspiré. Le pape Léon X goûta vivement le néo-platonisme. « La pensée de la Renaissance (3), la pensée médicéenne a sa métaphysique dans Marsile Ficin : il fut le véritable prêtre de la Florence esthétique pendant un demi-siècle. »

M. Ficin conçut l'amour selon la pure doctrine de Platon ; il n'y ajouta rien et l'accepta tout entière ; c'était un système complet, assez différent des intuitions de Pétrarque, bien que fondé sur le même principe : la supériorité de l'idée sur la matière.

Chez Pétrarque, le sentiment de l'amour est sensuel, malgré ses subtils raffinements ; dans Platon, il est plus élevé, plus philosophique, n'aspirant qu'au Bien suprême ; la beauté terrestre n'est qu'un échelon pour se hausser à l'Idée éternelle.

Ajoutons que Ficin traduisit aussi les Alexandrins (Plotin, Jamblique, Proclus) et adopta en partie leur mysticisme. C'est par ce côté qu'il eut une grande influence sur Marguerite de Navarre, dont nous parlerons plus loin ; c'est elle en particulier qui révéla Platon aux Français (4).

---

(1) 1433-99.

(2) Péladan, *l'Humanisme.* (Sansot 1909.)

(3) *Ibid.*, p. 100.

(4) Voir : *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1896. — *Le mouvement platonicien en France* (1500-50), par Abel Lefranc.

D'ailleurs, François Ier, son frère, encouragea les traducteurs des œuvres grecques et latines. Pelletier (du Mans), dans son *Art poétique*, observait que « par les traducteurs la France avait commencé à goûter les bonnes choses ». C'est à ce prince que Marot dédia des pièces traduites d'Ovide, Hugues Salel, son *Iliade*, Pelletier, son *Odyssée*, Et. Dolet, les *Tusculanes* de Cicéron : c'est lui qui demanda la traduction de Plutarque à Amyot.

Les poètes de la Pléiade suivront le mouvement : Ronsard s'exercera sur le *Plutus* d'Aristophane : J. du Bellay, après avoir condamné les traductions des poètes, traduira en vers deux chants de l'*Enéide*. Avant eux, Sibilet avait traduit l'*Iphigénie à Aulis*, d'Euripide ; il avait dit dans son *Art poétique* : « La traduction est aujourd'hui le poème le plus fréquent et le mieux reçu des estimés poètes et des doctes lecteurs..... » Il est certain que, malgré une certaine inexpérience et des erreurs de sens inévitables, elle assouplit notre langue et l'enrichit.

Les œuvres de Platon furent l'objet de maints travaux. Voici, d'après A. Lefranc et G. Lanson, quelques-uns de ceux publiés en France :

1520. Le *Timée*, traduction de Chalcidius.

1527. Edition grecque du *Cratyle*.

1532. Commentaire de Proclus sur le *Timée*.

1533. Traduction complète (en latin) de Platon, par Marsile Ficin. — Date très importante.

1536. Edition du *Timée* ; traduction du *Phédon*, par M. Ficin.

1539. Edition grecque de l'*Apologie de Socrate*.

1541. Bonaventure des Périers traduit le *Lysis*.

1541-44. Editions grecques du *Banquet*, etc.

1544. Etienne Dolet traduit l'*Axiochus* et l'*Hipparchus*.

1546. Traduction française du commentaire de Ficin sur le *Banquet*, par Symon du Bois (Silvius). — Traduction de l'*Ion* par Richard le Blanc.

1547. Traduction du *Criton*, par Philibert du Val, évêque de Séez, d'après l'ordre de François Ier.

A Lyon, furent imprimées les œuvres complètes de Platon (en latin), chez Gryphe (1546), et chez Tournes (1550), petit format portatif (1).

Nous n'avons pas inscrit Héroët comme traducteur de Platon, bien que son *Androgyne* ait figuré parfois parmi les traductions. Il a interprété plutôt qu'il n'a « translaté » ; s'il a fidèlement dépeint l'amour selon le néoplatonisme, il l'a présenté à sa manière.

L'Ecole lyonnaise et Marguerite de Navarre vont nous permettre de le voir dans son milieu et sous son vrai jour, avant d'aborder enfin l'étude de ses œuvres.

§ III. — L'Ecole lyonnaise.

Durant la période qui nous occupe (1530-50), Lyon fut la capitale intellectuelle de la France (2). Riche par le négoce, par la fabrication des étoffes de soie, elle était la première grande étape d'Italie en France ; elle reçut le premier choc de la Renaissance et en ressentit une secousse profonde.

Ce fut comme une fureur d'étude et d'érudition ; on y

---

(1) Signalons, après François Ier :

1548. Traduction française de l'*Apologie de Socrate*, par Hotman ;
1552. — le *Timée*, par Louis le Roy ;
1553. — le *Phédon* et le 10e livre de la *République*, par le même ;
1556. — le *Banquet*, par Mathieu Héret ;
1559. — — par Louis le Roy ;
1578. — — par La Borderie.
1579. — le *Lysis*, par Blaise de Vignère.

(2) Voir : *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1898 (article sur Antoine du Moulin).

compta bientôt plus de 2,500 imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs ; elle rivalisa avec Venise elle-même ; les éditions gréco-latines se multiplièrent ; beaucoup d'œuvres contemporaines y furent publiées, parce que la liberté y était plus grande qu'à Paris ; Etienne Dolet et Rabelais y furent correcteurs d'imprimerie. Des échanges et une vente énorme de livres avaient lieu aux quatre foires annuelles, qui attiraient les acheteurs de France (Provence et Nord), de Suisse, d'Italie et d'ailleurs.

C'est à Lyon que le pétrarquisme, puis le néo-platonisme eurent d'abord le plus d'adeptes ; d'autre part, Marguerite de Navarre et son cercle d'amis (lyonnais ou autres) ne voyaient dans l'amour qu'une pure idée intellectuelle et glissaient de là dans les rêves mystiques.

Cet état d'esprit contrastait avec les vrais tenants de Marot ; un travail secret préparait l'évolution de la poésie en la portant vers les hautes conceptions. C'est ce que n'a pas noté Sainte-Beuve, d'ordinaire plus perspicace (1) ; il rattache Ronsard a Marot, sans distinguer les intermédiaires ; il estime qu'on a réhabilité trop de poètes de cette époque : « On est tombé (2) dans le menu, dans la recherche à l'infini, dans la curiosité locale et arbitraire. » Rappelant Pelletier du Mans et Ponthus de Thiard, dont il s'est occupé, il ne revient pas sur Héroët, qu'il avait signalé en 1828, quarante années auparavant. Et c'est dommage ; il a laissé ce soin à d'autres. Pourtant il a étudié d'assez près Louise Labé et Maurice Scève, mais sans discerner en celui-ci un avant-coureur de la Pléiade.

Louise Labé (1525-66), dite « la Belle Cordière », qu'on ne peut omettre à propos de l'Ecole lyonnaise, a chanté l'Amour et ses fureurs ; elle a écrit quelques beaux sonnets pour peindre la passion sensuelle ; elle imite les

---

(1) *Nouveaux lundis*, IV. L'école lyonnaise, 1868.

(2) *Ibid.*, p. 296.

Grecs, les Latins, les Italiens, en gardant quelquefois un accent personnel. En vain, elle tâche de s'élever à l'amour platonique ; elle n'y parvient pas, bien que, dans un opuscule en prose (*Débat de folie et d'amour*), elle ait rappelé le mythe de l'Androgyne.

La première édition de ses œuvres est de 1555, mais elles remontent plus haut. Sainte-Beuve voit en elle une sœur aînée de Musset et observe que ses poésies, bien que parues dans les premières années de la Pléiade, n'en relèvent nullement.

C'est Maurice Scève (1), qui est le chef de l'Ecole lyonnaise et néo-platonicienne. Il a relevé le sentiment poétique ; il est, malgré ses rudesses et ses obscurités, un vrai poète lyrique, avant du Bellay et Ronsard. Son poème de *Clélie* (2) (1544), composé de 149 dizains, est trop souvent rocailleux et quintessencié, mais il y a une puissante inspiration. E. Faguet a dit de lui qu'il fut presque un grand poète et en a cité un curieux fragment d'allure symboliste (3).

En 1562, Scève publia un livre touffu, étrange, parfois inintelligible, le *Microcosme*. Avant cette date, il s'était rallié à la Pléiade. Dans ses *Regrets*, J. du Bellay lui a dédié le sonnet 137e à son retour d'Italie :

« Scève, je me trouvay comme le fils d'Anchise
Entrant dans l'Elysée, et sortant des Enfers,
Quand, après tant de monts de neige tous couverts,
Je vis ce beau Lyon, Lyon que tant je prise.... »

*
* *

Outre Louise Labé, Scève eut des admirateurs groupés

(1) 1510-64 (dates approximatives).

(2) Anagramme de *l'Idée*.

(3) *Histoire de la littérature française*, I, p. 383.

autour de lui : Olivier de Magny, Pontus de Thiard et d'autres. Il se rencontra, à Lyon, avec de Sainte-Marthe, Fontaine, Rabelais, Dolet, avec Héroët sans doute ; Lyon fut, « à cette époque (1), un centre unique en France : une vie intellectuelle singulièrement intense s'y épanouissait en toute liberté, puisqu'il n'y avait ni Sorbonne, ni Parlement pour la gêner..... ».

En 1542, les deux premiers livres de Rabelais sortirent des presses de Dolet (2), en même temps que *la Parfaicte Amye* d'Héroët, dit la Maisonneuve, et que les œuvres de Marot.

Pontus de Thiard (1521-1605), qui fut peu après « le philosophe de la Pléiade », d'après Brunetière (3), admirait fort Maurice Scève ; c'est dans le sens du platonisme que s'exerça son influence sur Ronsard, après avoir imité les pétrarquisants italiens. Ainsi, avant d'appartenir à la Pléiade, il fut de l'Ecole lyonnaise ; nous devons le compter, comme Scève, son maître, parmi les précurseurs. Du Bellay lui adressa plus tard un sonnet dont voici le début (*Regrets*, *155*) :

> « Thyard, qui as changé en plus grave écriture
> Ton doux style amoureux, Tyard, qui nous as fait
> D'un Pétrarque un Platon, et si rien plus parfait
> Se trouve que Platon, en la même nature..... »

L'influence de l'Ecole lyonnaise sur la Pléiade est certaine ; Brunetière l'a prouvé sans réplique (4). Mais il faut ajouter, avec M. Abel Lefranc, que Marguerite de Navarre et son groupe avaient devancé les Lyonnais dans

---

(1) A. Lefranc, *Histoire du Collège de France*, p. 97. (Hachette, 1893.)

(2) Etabli à Lyon vers la fin de 1534. — Il imprima aussi Saint-Gelais et Ch. Fontaine.

(3) *Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1900.

(4) *Ibid.*

l'étude de Platon ; *la Parfaicte Amye* parut deux ans avant la *Clélie* de M. Scève ; il n'est pas douteux qu'Héroët exerça une action décisive ; l'éclatant succès de son livre suffit pour l'attester.

Ainsi, vers 1544, le groupe de Marguerite sembla se confondre avec celui des Lyonnais, mais c'est après avoir pris l'initiative de l'évolution. Quant à Héroët, il ne s'écarta point du sillon ouvert par la reine de Navarre.

§ 4. — **Marguerite de Navarre et Héroët** (1).

Vers 1540, la sœur de François Ier, ayant des chagrins intimes, chercha l'apaisement dans la lecture de Platon ; elle affirma de bonne heure son goût pour les dialogues de ce philosophe et les expliqua aux lettrés de sa petite Cour.

Puis elle leur demanda de les traduire en français. Bonaventure des Périers traduisit (1541) *le Lysis*, d'après M. Ficin ; Dolet, *l'Axiochus* (2) (1544) et *l'Hipparque* ; deux années plus tard, il fut brûlé, victime du platonisme et de la Sorbonne, Marguerite n'ayant pu le sauver.

Sans doute, le mouvement platonicien remontait au delà de 1540, puisque le Collège de France, auquel Marguerite s'était activement intéressée, avait débuté en 1530, que la traduction latine de M. Ficin s'était répandue dès 1533 et qu'Héroët, en 1536, avait présenté à François Ier son *Androgyne*. Mais les âpres discussions soulevées par la Réforme empêchèrent les progrès du néo-platonisme

---

(1) A. Lefranc, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1896. *Le mouvement platonicien en France* (1500-50). — Voir du même auteur : *Marguerite de Navarre et le platonisme de la Renaissance*. (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1897.)

(2) Faussement attribué à Platon.

entre 1530 et 1540 (1) ; il ne put prendre qu'à cette date tout son essor.

∴

Toutefois, dans cet intervalle, Marguerite inspira à ses familiers, humanistes et poètes, le goût de l'idéalisme ; elle résidait à Paris, à Alençon, à Lyon ou à Nérac (Béarn), lisant ou dictant, dans sa litière, au cours de ses voyages. Parmi ses admirateurs (Marot, Rabelais (2), Brodeau, des Périers, du Moulin, Dolet, Charles de Sainte-Marthe ....), elle distingua de bonne heure Héroët, puisqu'en 1524 elle l'avait gratifié de 200 livres ; elle le pensionna jusqu'en 1539.

On causait librement sur toutes les questions de littérature ou de philosophie ; on sacrifiait Aristote à Platon ; on penchait vers les nouveautés de la Réforme ; on racontait des anecdotes qui figureraient ensuite dans les recueils, y compris celui de *l'Heptaméron*.

Pas d'étiquette, ou si peu ! Liberté des opinions ; un seul précepte (a-t-on dit) : *Fais ce que vouldras*, comme dans l'abbaye de Thélème. On a même supposé (3) qu'autour d'elle fut esquissée la doctrine pantagruélique, qui est la sagesse enjouée et au besoin très virile.

Marguerite fut naturellement suspecte à la Sorbonne ; ses ouvrages de prose et de vers, d'allure indépendante, étaient examinés d'assez près ; ainsi le poëme intitulé : *Miroir de l'âme pécheresse* fut dénoncé, comme entaché d'hérésie, par Béda (syndic de la Faculté de théologie), qui osa réclamer la censure contre la sœur du roi.

Héroët vécut assez longtemps autour de celle-ci pour

---

(1) M.-A. Lefranc.

(2) Il lui a dédié le troisième livre de *Pantagruel*.

(3) Marty-Laveaux, *Histoire littéraire*, (P. de Julleville), III, p. 64.

connaître à fond ses idées sur Platon et sur l'amour. Elle demeura néo-platonicienne ardente, avec des tendances au mysticisme.

Elle a subi surtout l'influence de Marsile Ficin ; comme lui, malgré la hardiesse de ses vues, elle garda la tradition catholique ; ses dialogues préférés étaient *Lysis*, le *Banquet* et *Phèdre ;* ce sont les trois ouvrages dont Héroët s'est le plus inspiré.

Ses poésies sentent l'improvisation ; il y a de beaux traits, malgré la négligence de la forme ; son chef-d'œuvre est *le Triomphe de l'agneau* (Marguerite des Marguerites).

Ses doctrines sont flottantes ; elle incline même au panthéisme :

« Dieu est tout estre, bonté, savoir,
Vérité, vie et puissance et pouvoir (1). »

Elle semble diviniser l'amour pur :

« ..... Amour loyal et ferme,
Qui n'a jamais fin, ni terme,
Droit au ciel nous conduit. » (*Les Marguerites.*)

Et dans les *Dernières poésies :*

« ..... Le lien qui est entre nous deux
N'est chair ni sang, que trop nous desprisons
Pour nous lier en si fortes prisons. »

Elle s'élève jusqu'à « la Beauté première » ; elle professe l'identité en Dieu de la perfection et de l'Amour ; elle rappelle (*Dernières poésies*) les deux mythes : l'Androgyne, la naissance de l'Amour ; nous les retrouverons dans Héroët.

Elle abuse des subtilités et des vains effets de mots.

---

(1) *Dernières poésies*, p. 237. (Publiées par A. Lefranc. A. Colin, 1896.)

Mais elle a visé toujours très haut, selon sa devise : *Non inferiora secutus.*

D'ailleurs, il lui arrive d'énoncer nettement un principe :

« L'amour rend la vie triomphante,
Forgeant au cœur le désir de vertu,
Dont à la fin le rend si revestu
Que d'animal le fait estre vray homme (1). »

∴

L'Heptaméron fut composé de 1540 à 1549 (2), lorsque Marguerite était dans la plénitude de sa pensée, vers la fin de sa vie. Selon la liberté du temps, il y a des écarts de langage dont il ne faut pas être choqué outre mesure ; la rudesse, la grossièreté même n'en sont qu'apparentes ; une honnête femme du XVIe siècle pouvait publier un pareil livre.

Au fond, elle y a développé, comme dans ses poésies, la théorie de l'Amour pur, dont Dieu lui-même est le principe et la fin : on s'élève jusqu'à lui par l'intermédiaire des créatures (3).

Dagoucin (Nicolas Danju, évêque de Séez) est le théoricien de cet amour platonique ; Parlamente représente Marguerite de Navarre. On n'a que l'embarras du choix dans *les Nouvelles* (4), à propos de la discussion qui clôt les récits.

(8e Nouvelle.) Dagoucin dit : « Si notre amour est fondé

---

(1) *Dernières poésies*, p. 305.

(2) Publié seulement en 1558.

(3) Voir : *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1896. — Article de M. Doumic sur les *Dernières poésies*.

(4) 8, 12, 14, 19, 21, 22, 23, 24, 34, 40, 52, 53, 57, 70.

sur la beauté, bonne grâce, amour et faveur d'une femme, et notre fin soit plaisir, honneur ou profit, l'amour ne peut longtemps durer ; car, si la chose sur quoy nous la fondons défault (vient à manquer), notre amour s'envole hors de nous. Mais je suis ferme à mon opinion que celuy qui aime, n'ayant autre fin, ne (ni) désir, que bien aimer, laissera plus tôt son âme par la mort que cette forte amour saille (s'élance hors) de son cœur. »

(12e Nouvelle.) Le même personnage : « Celui qui aime parfaitement craindrait plus de blesser l'honneur de sa dame qu'elle-même. »

(19e Nouvelle.) Parlamente : « J'appelle parfaits amants ceux qui cherchent en ce qu'ils aiment quelque perfection, soit beauté, bonté ou bonne grâce ; toujours tendans à la vertu et qui ont le cœur si haut et si honnête qu'ils ne veulent, pour mourir, mettre leur fin aux choses basses que l'honneur et la conscience réprouvent ; car l'âme, qui n'est créée que pour retourner à son souverain Bien, ne fait, tant qu'elle est dedans ce corps, que désirer d'y parvenir. »

La 21e Nouvelle expose que « l'amour de la femme, bien fondée sur Dieu et sur honneur » est supérieure à l'affection des hommes.

« Je sais bien, dit Dagoucin, que les hommes sont hommes et sujets à toutes passions ; mais si est-ce (1) qu'il y en a qui aimeraient mieux mourir que, pour leur plaisir, leur dame fît chose contre sa conscience. » (53e.)

La 57e Nouvelle offre le touchant modèle de l'Amour platonique chez un milord anglais dont le parfait bonheur consiste à porter sur son habit un gant comme souvenir.

---

(1) Mais, certes, il.....

Concluons (avec la 70e) qu' « un amour vertueux et honnête n'a jamais fin en ce monde, ne (ni) en l'autre ».

En résumé, l'âme veut s'élever jusqu'à Dieu ; mais, tant qu'elle est avec le corps, elle n'y parvient point ; la vue des objets approchant de la perfection la met sur la voie pour s'élancer vers la Vertu et la Beauté souveraines ; la créature étant imparfaite, Dieu seul réalisera nos aspirations.

Voilà la doctrine néo-platonicienne ; c'est celle de Marguerite et d'Héroët.

∴

Il y a, dit M. Abel Lefranc, « concordance frappante » entre leurs théories. Ce qui précède ne nous a pas éloignés de notre sujet, puisque *la Parfaicte Amye*, on va le voir, répond de tous points à l'idéal platonicien de *l'Heptaméron*.

Ainsi, en admettant que l'Ecole lyonnaise a contribué à l'avènement de la Pléiade, il faut reconnaître que Marguerite et ses amis avaient d'abord déterminé le mouvement ; avec Maurice Scève et sous l'inspiration de cette reine, Héroët nous apparaît comme le chef des avant-coureurs ou des fourriers de Ronsard.

Examinons donc de près l'ensemble de son œuvre ; cette étude, nous l'espérons, confirmera les idées générales que nous venons d'esquisser.

CHAPITRE IV.

L'œuvre d'Héroët.

I. — L'Androgyne. — Autre invention. — Complainte.

Le poème principal est *la Parfaicte Amye;* mais *l'Androgyne,* qui l'a précédé, doit être d'abord étudié, ainsi que deux autres pièces : on en comprendra mieux la portée et la signification.

§ I. — L'Androgyne (394 vers).

Présenté au roi François Ier en 1536 (1), cet essai platonicien fut sans nul doute composé « sous l'inspiration de Marguerite de Navarre (2) » ; il est tiré d'un passage célèbre du *Banquet* (discours d'Aristophane) ; c'est une imitation libre, non une traduction, d'après le texte latin de Marsile Ficin. Comme son ami Dolet, notre poète ne savait pas assez de grec pour s'attaquer au texte original.

Il explique l'origine de l'amour, puis ses déceptions et ses méprises, d'après l'allégorie des Androgynes ; son point de départ est celui du philosophe, mais il présente une suite et des conclusions différentes.

---

(1) Imprimé en 1542.

(2) M.-A. Lefranc.

*
* *

Le poème débute par une Epître au Roi (1-141) d'une assez belle et noble allure. Idées essentielles : François est le premier protecteur des lettres, ne lisant rien « qui ne soit élimé » ; il sera indulgent pour « le style dur et rude » de l'auteur ; celui-ci et les écrivains en général lui doivent beaucoup :

« Plus vous devons que ne pensons devoir ». (40)

François Ier est vraiment le roi, non des corps, mais des esprits ; il dirige des hommes, non des bêtes (des ignorants), différant en cela de ses prédécesseurs : c'est « un conducteur plus que mortel » ; il a rétabli l'étude du grec et de l'hébreu en France ; il a rappelé les bannis (Marot, Lefèvre d'Etaples, Gérard Roussel) :

« Sous votre nom, sous votre bon exemple,
On peut vanter ce royaume très ample
De n'être moins en lettres fleurissant
Qu'on l'a connu par guerre très puissant. » (87-90).

En particulier, « la langue vulgaire » (le français) lui doit beaucoup ; une foule de traductions françaises ont paru ; notre langue s'est perfectionnée merveilleusement :

« Si dira-l'on (1) le vôtre siècle heureux.
Pourquoi heureux ? Heureux pour l'éloquence
Que seul aurez laissée à toute France... (118-120).

L'auteur déclare modestement qu'il ne peut présenter un ouvrage original, « extrait de son (propre) savoir » :

---

(1) Donc dira-t-on, on dira donc.

« (Et) ne sais (1) rien, sinon que la science
Des plus savants n'est que pure ignorance. » (127-128)

En somme, l'éloge du roi, sauf l'exagération permise aux poètes, est exact et justifié.

*
* *

Le poème proprement dit est intitulé : « *L'Androgyne de Platon.* » En voici la trame :

Il y eut, dès les premiers temps du monde, trois sortes d'hommes : d'abord l'homme et la femme, tels qu'ils sont aujourd'hui, ensuite les êtres doubles ou androgynes. Ceux-ci, qu'il serait plus facile de peindre que de décrire, connurent la félicité, ce fut « le siècle doré » (169).

Mais, devenus outrecuidants, ils méprisèrent les dieux ; pour les punir, Jupiter ordonna

« Que par moytié ce corps fût séparé,
Et tellement le simple reparé (rehaussé)
Que chaque part vesquit (vécût) pour témoignage
Perpétuel de l'orgueilleux outrage. » (181-184)

Ces êtres dédoublés furent longtemps « éperdus de honte » : à la fin, ils s'aimèrent en secret ; de là, l'origine des vrais amis, ou des amants actuels, car l'amitié est, à vrai dire,

« Recouvrement de perdue moitié (2). » (228)

Il y a un danger : « ne pas savoir choisir » ; quand on a mal choisi, on est accusé de légèreté, mais à tort ; il y a eu simplement erreur, non inconstance. Dès que l'on a reconnu sa moitié véritable,

---

(1) Je ne sais rien.

(2) Perdue, trois syllabes. — C'est retrouver la moitié perdue.

« Soudain toute autre alliance s'oublie
Et le vrai nœud délie se relie.... » (267-268)

Cette union n'est détruite que par la mort :

« Deux cœurs en un s'arrêtent pour leur vie. » (273)

Tel est le mythe de *l'Androgyne* : il faut dire que le récit de Platon est plus net que celui d'Héroët : celui-ci, outre qu'il n'a pas voulu reproduire des expressions trop vives, n'avait pas a sa disposition une langue assez riche, ni assez limpide : de la, des obscurités dans plusieurs passages de cette première partie, qui finit au vers 292.

La deuxième est une sorte de commentaire. Ici, le poète s'adresse encore au roi, qui, d'ailleurs, mieux que personne, sait que l'Amour est une passion noble, descendue du ciel (295-297).

Les philosophes ont voulu nous dire

Qu'au premier temps, l'âme eut double lumière,
Naturelle une (et était la première),
Et l'autre après (1) du créateur infuse. » (311-313)

Elle eut donc une double nature, une lumière naturelle et divine, mais elle devint orgueilleuse et insolente : Dieu, pour la châtier, sépara les deux lumières et retira la meilleure ; l'autre (la plus grossière) trébucha dans le corps.

Lorsque vient l'adolescence, celle-ci, comprenant sa perte, aspire au ciel de nouveau, souhaite de retrouver sa moitié (la meilleure lumière) : en somme, « elle se redemande » elle-même, selon la forte expression d'Héroët :

---

(1) Ensuite.

« Tous ses cris sont de se recommander ;
Tous ses vœux sont de se redemander,
Se demandant, soi-même se présente. » (327-329)

Alors Dieu, qui seul est bon, lui rend sa moitié ; l'être humain est redevenu complet, il est heureux.

Si l'âme s'élève réellement vers Dieu, elle sera glorieusement vertueuse : si elle se tourne vers « les terrestres beautés », elle commettra mille fautes et s'exposera à de nouvelles chutes (368) : à la fin, Jupiter ordonnera que, de nouveau, « son simple soit divisé » (377).

Voilà ce que les Grecs ont dit de l'âme ; ils ont parlé de Dieu « couvertement » (à mots couverts), à l'aide de fables, afin d'être compris « de plusieurs simples âmes pleines de chair » (385). Cette fin (378-394) est la partie la moins bien venue du poème ; elle laisse une impression vague et un peu pénible.

∴

En somme, malgré les réserves faites, on peut reconnaître, avec M. A. Lefranc (1), que le vers est d'une « facture ferme et aisée » et que le style « est manifestement en avance sur celui de l'époque ».

Pour juger équitablement le poète, il faut se reporter à son siècle, en oubliant pour une heure la perfection de la prose platonicienne : alors on lui pardonnera des hésitations, des passages nuageux, pour songer qu'il a la force et une noble sérénité, que notre langue débutait dans la discussion philosophique et qu'il y avait de la témérité, avant Ronsard, d'élever notre poésie jusqu'aux grands mythes de l'antiquité.

---

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, 15 janvier (p. 16).

De nos jours, le sujet de *l'Androgyne* a été repris et étudié par un penseur mystique, paradoxal, souvent profond, M. Péladan, qui est en même temps un écrivain de haute valeur. Il a établi (1) que l'androgynisme trouva sa forme parfaite dans l'art grec, qui atteignit à une unité expressive. L'idéal de la beauté est formé de celle des deux sexes, dans une proportion informulable; l'art chrétien, de son côté, l'a réalisé en partie dans la forme de l'ange. L'Androgyne (2) fut la fleur de l'humanité; il l'a commencée, il la terminera.

Nul ne sait ce que vaut une telle prédiction. Reconnaissons que le problème est intéressant, qu'Héroët en comprit, grâce à Platon, toute la portée esthétique et morale. Ses contemporains lui en surent gré; son essai le mit en bonne posture parmi les nouveaux poètes. Corrozet dit que « ce fut un des poèmes les plus considérables de son temps ». La tentative était hardie; elle fonda la réputation d'Héroët, en attendant que *la Parfaicte Amye* lui donnât la gloire.

§ II. — Deux autres pièces : A. Autre invention. B. Complainte.

Elles ont une importance inégale; si la première n'est qu'une bluette, l'autre est fort significative : elles complètent le premier essai du poète.

A. *Autre invention extraite de Platon : De n'aimer point sans être aimé* (88 vers).

Le titre n'est peut-être pas exact; sans doute, Platon, dans le *Phèdre*, dit que l'amour véritable est toujours

---

(1) *L'Androgyne*. (Sansot 1910.)

(2) Voir : M. Gohin.

partagé par l'être aimé. Toutefois, le récit d'Héroët n'est point dans cet ouvrage ; on peut supposer qu'il l'a pris chez un auteur ancien ou un commentateur moderne (1) ; d'ailleurs, Marguerite de Navarre a esquissé la même fable dans ses *Dernières poésies* (p. 302), en vue de la même démonstration.

Vénus voudrait que son fils (Eros), « doux, plaisant, tendrelet », n'eût pas l'apparence chétive, mais grandît en puissance et vigueur, afin d'être invincible. Une prophétesse consultée lui répond qu'il grandira à la condition d'avoir un frère (26), Antéros, qui lui inspirera l'émulation avec le désir de le surpasser :

> Car lui (2), qui a victorieux vécu,
> Ne peut de Dieu ni d'homme être vaincu. » (39-40)

Quel est, selon Héroët, le sens de cette allégorie ? (53-58). L'amour a besoin d'émulation, de réciprocité ; la femme sera beaucoup aimée, si elle aime beaucoup et montre son amour, de même que le cadet (Antéros) provoque et excite Eros, son frère aîné :

> « Ainsi concluds (3) que l'homme n'est blâmé,
> S'il aime peu, quand il n'est point aimé ;
> Le faire ainsi, nature lui commande. » (83-85)

Ce petit poème développe une idée ingénieuse et qui paraît juste ; le style est assez ferme, avec quelque lourdeur (4).

---

(1) *La science de l'amour* 1911). B. Castiglione a exprimé la même opinion dans le Courtisan (*Il Cortigiano*, 1528)

(2) Eros ou Cupido.

(3) Je conclus.

(4) Ainsi le début (1-19) se compose d'une seule phrase.

B. *Complainte d'une dame surprise nouvellement d'amour* (310 vers).

Le sujet ne manque pas d'élévation : une femme est amoureuse d'un prince : comme elle a un profond sentiment de l'honneur, elle restera digne et réservée tout en l'aimant. Si le prince veut bien venir à elle, il ne sera pas repoussé : les derniers vers expriment noblement cet état d'âme :

« Et s'il advient que jamais je le tienne (1)
Autant à moi que je me connais sienne,
Je lui ferai, si mieux ne puis, entendre
L'heur de revoir et le malheur d'attendre. » (307-310)

Ce poème est imité du *Phèdre* de Platon : on doit admettre qu'il est antérieur à *la Parfaicte Amye* : l'abus des antithèses et la recherche du langage accusent la jeunesse du poète, ainsi que l'influence de Marot et de Saint-Gelais (2) : toutefois il mérite une brève analyse.

La dame éprouve un sentiment nouveau qui la trouble : s'en rendre compte est chose difficile :

« Car je me veux, sans me perdre, trouver,
Et, sans épreuve, en moi seule éprouver,
Puis, m'éprouvant, savoir ce qui peut être
Que je connais en moi sans le connaître. » (19-22)

Ces concetti à la mode italienne ne sont pas pour surprendre : tout le XVIe siècle en est infesté : plus tard, Corneille lui-même n'osera pas s'en affranchir.

La dame se demande si c'est de l'amour :

---

(1) C'est un monologue, comme *la Parfaicte Amye*.
(2) M. Gohin.

« .... Je ne sais proprement où me tient
La passion qui me rend langoreuse,
Ni si je dois l'appeler amoureuse.
Mais la douleur amère qui me poinct
Il fut un temps que je ne l'avais point. » (54-58)

On peut voir dans *le Phèdre* l'éveil de l'amour (1) : « Il aime, mais il ne sait quoi ; il ne comprend pas ce qu'il éprouve et il ne pourrait le dire : il ressemble à l'homme qui, pour avoir trop longtemps contemplé des yeux malades, sent sa vue s'obscurcir ; il ne connaît pas la cause de son trouble.... »

La dame essaie de peindre les débuts de sa passion, son goût pour la parure et les fêtes, mais le plaisir même lui déplaît (74) ; ensuite elle raconte comment elle rencontra celui qu'elle devait aimer (107-150) et comment, dit-elle,

« Je fus d'amour évidemment surprise. » (135)

C'est la curiosité de connaître le prince qui l'entraîna et la fit à son insu tomber dans le piège. Donc elle aime (157), mais son affection est très haut placée :

« Amour, lequel toute passion passe,
Ne cherche pas volontiers chose basse ;
Et plus il voit une forte hautesse (2),
Là plus son dard et sa torche il adresse. » (185-188)

Sans doute le jeune prince, ayant des sentiments élevés, gardera sa foi dès qu'il l'aura promise (202), mais il sera recherché par d'autres qui, peut-être, auront moins de scrupules qu'elle (226), car elle s'est montrée rigoureuse et n'a pas voulu se trahir ; aussi, dans un bret accès de dépit, s'écrie-t-elle :

---

(1) Traduction Dacier et Grou, p. 348. (Charpentier, 1869.)
(2) Un personnage de grande noblesse.

« Maudit honneur ! Tant tu fais estimer
L'ombre de toi sous frivole coustume !
Malheureux est qui par toi se consume. » (238-240)

Toutefois elle restera pure et fidèle ; elle ne sera même pas jalouse :

« Je ne me puis mettre en la fantaisie
Qu'on doive ami quitter par jalousie. » (283-284)

Si le prince aime ailleurs, elle souffrira sans se plaindre, attendant qu'il lui revienne (1) (306).

La fin du poème a grande allure, ce qui contraste heureusement avec la préciosité du début.

∴

G. Colletet admirait ce morceau (2) : « La *Complainte* a des tendresses et des naïvetés qui me touchent et me charment, et jamais les innocentes et mutuelles flammes de Daphnis et Chloé ne m'ont plu davantage, quoique l'antiquité n'ait, à mon avis, en ce genre d'innocence, rien de plus agréable, ni de plus délicieux. » Cette ingénue comparaison avec le récit de Longus peut nous étonner, mais le bon Colletet n'y voyait pas malice ; aujourd'hui nous sentons mieux ce qui sépare Héroët de Longus et le rapproche de Platon.

Ainsi, dans la *Complainte*, il a peint l'amour pur et noble, d'après le philosophe grec : il n'a manqué ni de vigueur, ni de noblesse ; l'essai est intéressant : il annonce bien *la Parfaicte Amye* (3).

---

(1) Cette idée sera reprise dans *la Parfaicte Amye.*

(2) Gohin, p. 157.

(3) La première édition (Dolet, Lyon, 1542) ne contenait que ce poème et les trois pièces étudiées ci-dessus. Les autres poésies parurent dans divers recueils du temps ; nous les réservons pour la fin.

CHAPITRE V.

Suite de l'œuvre d'Héroët.

II. — La Parfaicte Amye (1542). — Le Philosophe.

Héroët avait 50 ans, selon toute probabilité, quand il publia son grand poème : c'est le produit de sa pleine maturité, la synthèse de ses études philosophiques, le couronnement de sa carrière de poète.

M. Gohin l'a parfaitement étudié et a dit ce qui peut l'expliquer ; nous lui ferons des emprunts, en ajoutant le résultat de nos recherches, avec nos réflexions personnelles.

§ I. — Dans quelles circonstances le poème fut-il composé ?

Bien que le sujet soit d'ordre général et d'intérêt universel, la théorie de l'amour d'après Platon, l'ouvrage fut « une œuvre d'actualité » (1) : c'était une réponse à *l'Amie de Court* par La Borderie (1541) et une conséquence du

---

(1) M. Gohin (Notice, pp. XIX et suivantes a le premier élucidé cette question.

succès qui avait accueilli en France *le Courtisan*, de l'italien Balthazar Castiglione.

Le Courtisan (1528) se compose d'une suite de dialogues sur les qualités propres à l'homme de Cour, à la dame de Palais (3e livre), et sur l'amour platonique (4e livre). Selon le désir exprimé par François Ier, Jacques Colin, son secrétaire, traduisit cet ouvrage et son travail fut revu par Meilin de Saint-Gelais (1537) : d'ailleurs, Castiglione lui-même l'avait écrit pour plaire à François Ier, encore duc d'Angoulême (1) ; c'est le manuel du parfait gentilhomme d'après les traditions italiennes : c'est aussi « un traité de métaphysique amoureuse » (2) ; de là, l'engouement des Français et, en particulier, des poètes de la Cour, puis les protestations contre cette admiration excessive.

Parmi les œuvres publiées à cette occasion, il faut noter *l'Amie de Court* : La Borderie a fait des emprunts au *Courtisan*, mais avec d'évidentes intentions de satire : « l'amie de Cour » qu'il met en scène est coquette, galante, non amoureuse, positive jusqu'au cynisme : elle aime les hommages, à condition qu'ils apportent des espèces sonnantes ; elle résume ainsi ses idées sur le mariage :

> « Quant à mari, je résons donc ce point
> De l'avoir riche ou de n'en avoir point. »

A ce prix, elle épousera même un imbécile.

Ce fut une soudaine clameur d'indignation parmi les poètes, qui, la plupart idéalistes en amour, élevaient leurs idoles bien au-dessus des mesquines réalités de la vie. Charles Fontaine, un ami de Marot et d'Héroët, répliqua le premier dans sa *Contr'Amie de Court* (1541) : il flétrit

---

(1) Le livre, publié en 1528, avait été commencé avant 1515.

(2) M. Gohin.

en vers virulents la dureté avide et la bassesse de l'héroïne de La Borderie: il terminait par une éloquente invitation à l'Amour :

« O Dieu Amour, cette imparfaicte amie
Qui est de toi si parfaicte ennemie..... »

Héroët prit à son tour la parole pour combattre l'adversaire commun ; son poème de *l'Androgyne* le désignait naturellement pour mettre en pleine lumière la vraie doctrine platonicienne et couvrir de confusion La Borderie, ce profanateur de l'Amour.

L'on peut admettre avec M. Gohin que les deux vers ci-dessus lui fournirent le titre de son poème.

§ II. — Analyse de « La Parfaicte Amye ».

L'œuvre se compose de 1,662 vers (3 livres) : le poème de Fontaine en a 1,282. C'est une complainte. un beau monologue selon le modèle toujours admiré de *la Fiammetta* (Boccace).

Notons que, pour bien marquer ses intentions de polémique, Héroët a directement imité dans ses premiers vers le début de La Borderie.

Etienne Dolet, dans sa préface (1er juin 1542). rappelle au lecteur qu'il a publié les poèmes de Marot et, dernièrement, *l'Amye de Court*, puis il ajoute : « Maintenant, je t'en produis un d'une autre étoffe, c'est-à-dire plus hautain et de discours plus grave, comme bien (tu) connaîtras en le lisant diligemment. » C'est *la Parfaicte Amye* qui va elle-même nous exposer cette haute doctrine.

A. — *Premier livre.*

Il y a autant de sortes d'amours que d'amis ; je parlerai du mien, c'est-à-dire de l'amour parfait. tel que je l'entends, sans recourir aux fables, ni aux inventions poétiques (1-30).

Peut-être n'ai-je pas choisi mon ami uniquement à cause de ses vertus ; je me suis d'abord arrêtée aux apparences (45), sans être éblouie cependant :

« De la beauté toutefois que je dy (dis)
Ne fut mon cœur follement étourdy. » (51-52)

Depuis douze ans, notre amitié est bien assise, sur des fondements plus durables que la beauté :

« Plus il vieillit, plus je le trouve aimable (1). » (60)

Par contre, il est moins recherché des autres dames aux instincts grossiers. J'ai goûté le charme de sa parole ; j'en ai été peut-être « surprise » (79) ; mais non : c'est l'amour seul qui a tout fait. Je n'ai vu ni ses présents, ni ses dignités (2) (92) ; je l'ai aimé pour lui-même ; ses biens ont été plutôt un obstacle :

« Et quantesfois (il) souhaita sa richesse
Etre changée en pauvre gentillesse (noblesse)... (98)
.... C'est que de lui (je) n'ai rien que lui aimé... » (101)

Mon amour est pur: il est « issu de volonté divine « (108) : il est donc innocent, en dehors de tout péché (3).

C'est la pénétration mutuelle par la pensée qui de deux cœurs n'en fait qu'un (4) ; les femmes intéressées, avides

---

(1) Vers alerte, bien frappé, qui caractérise parfaitement un amour intellectuel.

(2) Au contraire, *l'Amye de Court* prise fort la faveur des grands et leurs richesses.

(3) C'est une pensée de la reine de Navarre (*L'Ombre*, dans les Marguerites) :

« Jugez jamais n'avoir vu Amour tel
Que cestuy-cy que voyez immortel
Puisqu'immortel en est le fondement. »

(4) Du vers 115 à 160, l'exposition est obscure, entachée de précieux, comme chez Marguerite de Navarre.

de cadeaux, ne sauraient comprendre un amour aussi élevé et aussi noble (1) (156).

J'ai confiance en mon ami, car « il tient de la déité » (175) ; c'est mon dieu terrestre (183) ; je ne suis pas jalouse ; tous ses plaisirs sont les miens (2) (196) ; je lui pardonne même ses caprices pour d'autres dames, car ils sont passagers (207). On me dira que, si je lui accorde toute latitude, c'est pour être libre moi-même. — Non. J'aime trop pour vouloir un autre ami (224).

Il en est qui excusent les hommages des importuns comme étant un hommage à l'ami préféré (240). Je leur réponds : Quand la dame parle à un autre et que ce dernier n'est pas content d'avoir subi un refus, s'il persévère, c'est qu'on lui a dit d'espérer. Si elle déclare qu'elle fait bon accueil à plusieurs soupirants pour mieux déguiser son amour,

« Répondez-lui qu'elle aimait en peinture (3). » (271)

On n'a pas à cacher son amour ; mais, moi, je ne veux pas publier le mien, sans toutefois le dissimuler s'il vient à être connu (4).

Je néglige l'opinion de « la vulgaire et sotte multitude » (293) : je ne redoute pas celle des gens d'honneur, qui savent que « toute honnêteté vient d'aimer » (299).

La femme qui reste fidele à ses devoirs d'épouse a le droit d'avoir un ami (5). L'homme, il est vrai, a fait les

---

(1) Dans le *Banquet* (p. 362, traduction Chauvet-Saisset, Charpentier), Platon expose qu'il est honteux d'aimer pour de l'argent et beau d'aimer pour la vertu (Vénus populaire et Vénus céleste).

(2) *L'Amie de Court* prétend toujours commander.

(3) Il y a bien des subtilités dans ce passage (245-282).

(4) La question est discutée dans *le Banquet* (pp. 357-361), avec la même conclusion ou à peu près.

(5) L'idée avait été exposée dans *le Courtisan*. — Voir dans *l'Heptaméron* la 21e nouvelle, où Rolandine donne un bel exemple de fidélité à un amour vertueux.

lois à son avantage : quant à moi, je me contente d'un seul ami (314). Que devrai-je faire si un mari m'est imposé « pour hausser l'honneur de ma maison » ? (330) Devrai-je trahir mon ami ? — Non. Je dois garder mon amour à ce dernier, amour idéal, céleste, tandis que le mari représentera l'amour populaire et grossier (1) : le premier « est la vie » ; le deuxième « est la mort » (337) ;

« C'est l'ami seul que je veux et dois plaindre. » (353)

En vain me dira-t-on qu'il me trompe ; je ne suis pas jalouse : je ne veux pas guérir, « si bien aimer s'appelle maladie (380) ; d'ailleurs, mon ami est si éloquent qu'il me dissuaderait sans peine si j'avais des soupçons (2) (410) ;

« Mais je ne puis penser qu'il me déçoive ». (451)

Mieux vaut « un ami trompeur et menteur bien adroit » qu'un ignorant mal habile en ses paroles (442).

Je veux être optimiste et prendre....

« Le tout au mieux et à mon avantage... » (3). (464)

Et pourquoi ? — Parce que je suis excellente et supérieure à toute autre ; j'ai l'esprit, la beauté ; mon ami est parfait, lui aussi, et c'est de lui que vient ma perfection (488) (4). Il connaît mes qualités ; je ne l'ai jamais offensé en rien (512) ; quand un autre me parle,

---

(1) Ce sont les termes mêmes de Platon. (Voir ci-dessus.)

Dans l'*Heptaméron* (63e Nouvelle), nous voyons un mari fidèle et aussi l'éloge de l'amour platonique chez ceux dont « les corps sont déjà angélisés » : cet amour, étant libre, dépasse l'affection conjugale, qui repose sur le serment.

(2) Voir : Platon, *Phèdre*, (pp. 343, 345). Chacun fait un Dieu de son ami... L'affection vraie ignore l'envie, la bassesse, la jalousie.

(3) En somme, d'après Heroët, la femme aime mieux que l'homme.

(4) Castiglione ne visait que les femmes de la Cour ; Heroët exige une haute vertu de toutes les femmes. (Gohin.)

« S'il parle bien, il lira dans mes yeux
Que mon ami dirait encore mieux. » (520)

En dehors de celui-ci,

« Tout me déplaît et à tous (je) veux déplaire. » (523)

De lui seul je veux être louée : je lui garde tout ce que j'ai de bon (1).

Aussi, ma plume n'ose retracer mon bonheur. N'aime pas qui veut (562) ; quand deux esprits, « liés » d'abord au ciel, puis « ralliés » sur la terre, trouvent des corps propices, ils éprouvent des plaisirs intellectuels (574) : c'est le goût de l'ambroisie, c'est quelque chose d'indicible » (582). Le toucher des mains, le baiser des lèvres n'ont rien de déshonnête, car les esprits oublient ce que les corps ont pu faire (606) (2).

Ne croyez pas celui qui chante ses prétendues victoires, car, s'il avait aimé véritablement,

« Il n'en aurait savoir ni souvenance. » (612)

Mon ami me fait oublier nos plaisirs, ou m'en fait souvenir à son gré ; si je meurs avant lui, je reviendrai le voir ; s'il meurt le premier et ne veut pas me rejoindre, je le suivrai bientôt (625). Ecoutez donc

« Après sa mort quelle serait ma vie. » (628) (3).

---

(1) 535-553. Tirade chaude et éloquente. — *L'Amie de Court* dit : « Sans aimer nul, être de tous aimée. »

(2) Tout cela doit être pris au sens allégorique et platonicien.

(3) C'est la transition du premier livre au deuxième.

B. — *Deuxième livre* (1).

Si je prévois la mort de mon ami, ce n'est pas pour échapper à la douleur (642) ; je n'ai pas l'insensibilité des stoïciens devant l'infortune, bien que je « leur porte honneur et envie » (652).

Maintenant, je me réjouis ; quand la mort viendra, je pleurerai, souhaitant de mourir après mon ami ; je dois prévoir cette perte et m'y préparer ; elle me sera plus cruelle que si elle n'avait pas été prévue ; dès lors, je mènerai une vie austère et douloureuse (706), car la mort de mes parents et leur ruine me seraient moins cruelles. Je n'aurai plus d'autre ami (736).

Je serais tentée, dans ma douleur, de pardonner aux Epicuriens prétendant que Dieu ne s'occupe pas du monde et que tout va au hasard. Mais non ; ils se trompent, comme ceux qui murmurent contre Dieu, en voyant les justes frappés du sort (756-65[illegible]), et comme celle qui crie à l'injustice quand on la sépare de son ami (780).

Je me tais et me résigne ; Dieu nous éprouve souvent pour notre bien ; il régit tout selon sa volonté ; il faut vouloir ce qu'il veut (797). O poètes et orateurs « bien disants....; nul de vous ne me consolera » (809), sinon celui qui m'assurera que je suivrai bientôt mon ami.

Puisque la mort sépare l'âme et le corps, c'est-à-dire la bonté et la beauté, je veux me séparer aussi (disjoindre mon corps de mon âme) ; celle-ci, détachée de mon corps, voudra retrouver mon ami et le rejoindre en Dieu (848) (2).

---

(1) Voir dans *le Banquet* le discours de Diotime (pp. 388-406), auquel Héroët emprunte quelques idées : l'amour est immortel ; l'amour terrestre nous élève jusqu'à la connaissance de Dieu ; la beauté terrestre nous hausse à la beauté suprême.

(2) Ce passage a quelques imprécisions (825-852).

Je penserai toujours à la mort, afin que mon âme soit ainsi séparée de mon corps et que celui ci « ne s'applique à nulle chose basse » (866) ; mes yeux apercevront l'invisible ; ils verront mon ami :

« Je le verrai, pour s'être en Dieu fié,
Pur, simple, et beau, saint et déifié.... » (873)

Je me rappelle qu'il m'a dit de la beauté qu'elle est simplement....

« ..... Une étincelle
De celle-là qu'il nommait immortelle (1). » (878)

Dans une existence antérieure, nous avons « contemplé la divine beauté » (908) : c'est l'amour terrestre qui en réveille le souvenir ici-bas, jusqu'à ce que nous reprenions nos ailes perdues durant notre chute du ciel sur la terre (2). Quand un homme rencontre celle qu'il doit aimer, il éprouve une surprise et un ravissement qui le mettent hors de lui :

« Un tremblement par tout le corps lui vient (3),
Et raisonnable ensemble et volontaire,
Voulant parler (il) est forcé de se taire ;.....
Cela ne vient d'humaine affection
Ni de la terre, ainsi que nous pensons ;
Il (4) vient du ciel, dont nous reconnaissons

---

(1) Le poète s'est inspiré de Platon (*Phèdre*, pp. 339-341, sur la réminiscence).

(2) Voir, dans Platon (*Phèdre*, pp. 331-333), le mythe célèbre où il compare l'âme à un attelage ailé que dirige un cocher. — Marguerite de Navarre croit également que l'âme reprend « ses ailes immortelles » pour remonter au ciel. (*Marguerites*. La Coche.)

(3) Ce passage caractéristique est de la plus grande beauté.

(4) Cela.

Cette beauté de femme être sortie,
Et nous souvient du tout par la partie;
Il nous souvient de la saison passée (1),
De la beauté qu'au ciel avons laissée.
Notre âme craint qu étant au corps liée,
Par son oubli du beau soit oubliée (2).
Puis, tout soudain, par sa reconnaissance (3)
Elle s'assure, et entre en espérance,
Puisque d'un tel souvenir est saisie,
Que beauté l'a préélue et choisie
A s'élever ; si (4) commence d'entendre
Combien de perte (5) elle fit, de descendre (6),
Veut (7) refréner toutes passions vaines,
Use d'amour et de beautés humaines,
Pour un degré propre à plus haute attente.... » (926-949)

Voilà ce que disait mon ami. S'il venait à mourir, je me rappellerais ses enseignements ; j'étudierais, car l'amour nous élève à la science céleste (963) ; je lirais les livres (des philosophes), comme l'amie d'un marin, en attendant son retour, étudie les tempêtes, les vents et la géographie pour devenir savante et bonne marinière » (980). Son désir (8)....

« ..... Enchante
Courroux de mer et péril de tourmente..... » (984)

---

(1) D'une existence antérieure.
(2) Soit laissée sur terre.
(3) Pour avoir reconnu la beauté.
(4) Ainsi donc.
(5) Quelle grande perte.
(6) Du ciel.
(7) Notre âme veut.
(8) Affection et regret de l'absent.

De même, moi, je connaîtrai le ciel; j'aurais même dû commencer plus tôt cette étude :

« Pardonnez-moi, célestes régions,
Et vous, esprits, hautaines légions,
Si en voyant votre claire (1) excellence,
Considérant votre belle ordonnance,
Vos nuits et jours sagement disposés,
Vos mouvements par ordre composés (2),
Pardonnez-moi si je n'ai fait devoir
Auparavant d'enquérir et savoir
De vos secrets. Onques n'eus pensement (3)
Que d'un ami, qui est mon élément (4) ;
C'est le Soleil qui me fait être et vivre
Et qui le bien, quand j'en ai, me délivre (5). » (996-1008)

Je ne crois pas (comme Calvin) que notre âme dort en attendant le jugement dernier; elle reste vivante ; mon ami m'appellera au ciel avec lui. Sans doute, s'il était endormi, il rêverait de moi, mais.....

« J'aime le vrai et non pas le mensonge. » (1040)

Voici, à ce sujet, une fable (6) :

« On dit que pleine est une île de biens,

---

(1) Resplendissante.

(2) Distribués régulièrement.

(3) Je n'ai jamais pensé qu'à.....

(4) Le principe de ma vie.

(5) Mon ami est pour moi la source de tous les biens. — Le passage est éloquent, avec un ton personnel.

Les vers qui suivent (1009-1044) sont pénibles et un peu vagues.

(6) D'après Platon. — Il s'agit des Iles fortunées et de l'immortalité de l'âme. Voir : 1° *Le Banquet*, pp. 398 et suivantes; 2° *Le Phédon*, pp. 110-118 ; 3° *Le Critias* et *le Timée*. — Dans *le Courtisan*, il est fait mention des Iles fortunées. (Gohin.)

D'arbres, de fruits, de plaisante verdure,
Qu'en elle a fait son chef-d'œuvre Nature (1),
Et qu'immortels les hommes y vivants
Sont tous plaisirs et délices suivants (2) .... » (1044-1048)

Il n'y a d'autre saison que le printemps gracieux ; tout le monde y vit dans la joie ; tout y est commun :

« On ne dit point entre eux ni tien, ni mien ; .... » (1054)
« Raison domine et non pas fantaisie. » (1056)

L'île est gouvernée par une reine « si bien parlante et si belle » que tous les pays voisins « reluisent » de sa grande beauté (1065). Elle impose une épreuve aux étrangers ; leurs rêves étant écrits sur le front, elle renvoie de son royaume ceux qui n'ont pas rêvé d'elle et de sa beauté (3) (1091).

De ce récit sort une indication : je dis.....

« Que, réchappés de la prison mondaine,
Nous irons au lieu qu'avons tant estimé (4),
Trouver le bien (5) qu'aurons le plus aimé. » (1102-1104)

Nous y verrons la vertu telle qu'elle est réellement ; nous y trouverons la beauté et la bonté (6) (1111).

Dames, écoutez un double enseignement (7) : d'abord, le bonheur nous vient de l'amour : ensuite la puissance de

---

(1) La nature a fait d'elle son chef-d'œuvre.

(2) Les hommes y suivent (y goûtent) tous les plaisirs.

(3) Ce qui concerne la reine n'est pas dans Platon. Ces détails (fort gracieux) sont-ils d'Héroët ? On peut le croire.

(4) Au ciel.

(5) Notre ami.

(6) Voir : *le Banquet*, p. 396.

On lit dans *le Courtisan* « que beauté ne peut être sans bonté ».

(7) Conclusion (1119-1128).

l'amour est telle que celui qui le cherche avec soin l'obtient nécessairement :

« Ne craignez plus, prenez cette espérance
Que vraie Amour n'est point sans récompense. »

C. — *Troisième livre.*

La Volupté est la fille de l'Amour ; elle assure la perpétuité de la race humaine (1144) (1). Je prouverai que l'Amour est l'origine du vrai bonheur (1175).

Le bien absolu est tout en Dieu (1182) ; sur la terre, il n'y a qu'un bien relatif (1188) ; pour plus d'exactitude, disons que l'Amour est un moindre mal, que la femme n'est pas belle, mais seulement moins laide (1205). Notre vie est un voyage nécessaire qu'il faut achever (1216) ; c'est l'Amour qui nous fournit un compagnon, un ami pour la route et qui des deux voyageurs « ne fait qu'un » (1231). De cette façon, l'amie supporte plus facilement les maux si nombreux de la vie ; bien plus.....

« .... Encore osé-je dire un point,
S'elle (si elle) a du mal, qu'elle ne le sent point. » (1258)

Le plus « grief » de ces maux est l'ignorance (2). Celui

---

(1) A partir du vers 1180, Héroët s'inspire de Platon *(le Banquet)* :

1° Discours d'Agathon (pp. 378-383) sur l'Amour, le plus jeune, le meilleur des dieux et aussi le plus beau ; il rapproche les hommes, suscite les vertus sociales et forme les bons poètes ;

2° *Discours d'Alcibiade* (pp. 411-423) : Eloge de Socrate, qui rend meilleurs ses amis et pratique toutes les vertus.

(2) *Le Banquet* (p. 398) : L'amour tient le milieu entre la sagesse et l'ignorance. Il préfère ce qui est beau, par conséquent la sagesse (ou philosophie). — Et page 369 : C'est le dieu qui répand le plus de bienfaits sur les hommes.

qui aime bien est moins ignorant que les autres hommes : l'amour enseigne a plaire et à connaître, car....

« Le réveilleur des esprits endormis », (1271)

c'est-à-dire l'amour, ne « nous laisse rien ignorer » de ce qui rend le bonheur durable.

La femme qui aime sait ce qui convient à son ami, comment elle apaisera son courroux (1286) et comment elle préviendra ses désirs (1291) ; elle n'est donc pas une ignorante, bien que les secrets de Dieu lui échappent (1302) : elle connait du moins les lacunes de son savoir et ses défauts ; elle est moins ignorante que les autres femmes ; or, sachez....

Que connaissance et science de soi
En ce monde est tout le plus grand savoir
Que nous saurions désirer et avoir. » (1316-1318)

Cette science « si désirable », nous ne l'avons pas ; mais la femme qui connait son semblable (c'est-à-dire son ami) n'a-t-elle pas « presque la connaissance de soi » ? (1321)
En le pénétrant, elle s'instruit et se découvre elle-même.
Une amante véritable ne saurait être taxée d'ignorance.

« Car l'ignorante ou sotte n'aime point. » (1339)

Celle-ci ne sait pas garder son ami, ni le ramener lorsqu'il s'est éloigné d'elle :

« Telle (1) est vouée à maligne fortune....
Mais sans amour, et sans savoir, mal née,
Mérite pis que d'être abandonnée. » (1355-1358).

Moi, au contraire, je suis si sûre de « ma science » (mon

---

(1) Une femme aussi ignorante.

savoir-faire) que j'ai désiré perdre mon ami « pour le retrouver » (1362) et l'enlever à mes rivales.

Après l'ignorance, ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est la laideur ou la maladie. Si la beauté suppose la bonté,

« ...Laideur est signe de tout vice....
Et se peut dire image de malice. » (1382) (1).

Une femme qui aime et qui est aimée....

« Oncques ne fut laide ou malicieuse. » (1384)

Sans doute, l'Amour ne change pas les traits physiques, mais il embellit celle qui a la noblesse du cœur (1395) et ajoute....

« Je ne sais quoi qu'on ne peut exprimer
Qui se fait plus que les beautés aimer. » (1400)

La grâce cache ou excuse la laideur (2) (1406). La femme « qui aime bien » est savoureuse ; de plus, elle n'est pas ignorante ; elle est « exempte du péché de laideur ». (1424) (3).

Les amants ne sont jamais malades, parce que la santé de l'âme leur assure celle du corps (1436) ; quand l'âme est affligée, la chair éprouve le même tourment. Le corps se compose de quatre éléments : feu, air, eau et terre ; l'Amour en est le modérateur ; c'est un cinquième élément : la quinte-essence (1450). Qui en userait bien resterait sain et ne mourrait point.

---

(1) Renan a dit que la beauté est une vertu. — Plus loin, Héroët parlera « du péché de laideur ».

(2) La Fontaine :

« Et la grâce plus belle encore que la beauté. »

(3) Le *Banquet* (p. 380 L'amour est délicat, d'une essence subtile ; il a, par-dessus tout, la grâce

Récemment, mon ami fut malade : je souffrais autant que lui ; je le soignai, mais ce qui le guerit, ce qui « enchanta » (1) son mal, ce fut ma présence, ma vue, ma ferme volonté (1472) : cette force morale est telle que, moi vivante, il ne peut mourir (1477), et je mourrais aussitôt après lui (2) : d'ailleurs, son action est également puissante sur moi-même :

« ....Si forte est une volonté sienne
Qu'il m'en (3) guérit avant que mal m'advienne. » (1484)

La pauvreté ne saurait nous atteindre :

« Celle qui aime est riche à suffisance. » (1495)

Les amants sont exempts d'ambition et d'avarice ; ils ne sentent pas « le mal venant de pauvreté ». (1504)

Aussi, je n'approuve les plaintes ni les gémissements :

« Tous les écrits et larmoyants auteurs,
Tout le Pétrarque et ses imitateurs,
Qui de soupirs et de froides querelles (plaintes)
Remplissent l'air en parlant aux étoiles,
Ne fassent point soupçonner qu'a aimer
Entre le doux il y ait de l'amer (4).... (1511-1516)
Fuyez ces sots et lourds persuadeurs,
Pour vous tirer (attirer) qui n'ont point d'autre aimant
Que compter maux qu'ils souffrent en aimant (5). » (1522)

---

(1) Au sens magique.

(2) La séduisante doctrine du poète ne va pas sans quelque incohérence.

(3) Du mal.

(4) Cette opposition entre le doux et l'amer se trouve dans maints auteurs du temps, surtout chez Marguerite de Navarre. (Dern. poesies, p. III.) — Gohin.

(5) Cette critique de l'école pétrarquiste ne manque pas de saveur.

L'amant véritable est gai, heureux, ami des plaisirs et de la joie ; son amie ne s'en offensera point et l'imitera (1536). D'où viennent donc ces tragiques histoires d'amants malheureux ? — C'est qu'ils ne savent pas « s'entr'aimer » ; ils sont aveugles, sans jugement, emportés, jaloux ; de là, des craintes, des pleurs, de l'inconstance, « des blasphèmes contre notre Amour » (1558), des vanteries, des indiscrétions, par conséquent « des querelles et des combats » (1566).

Le vrai Amour est heureux ; il échappe aux hasards de la fortune (1576) ; il finit par obtenir tout ce qu'il demande ; aussi, est-il rare....

« Et qui l'a eu, l'a eu par don de grâce (1). » (1582)

On nous fait une objection : L'Amour est une violente passion qui égare la raison de l'homme. — C'est une passion, je l'accorde (1591) ; mais il y a des passions bonnes ; d'autres, mauvaises ; l'amour n'est pas à blâmer ; dès qu'il envahit le cœur d'un homme,

« Il veut régner seul et sans compagnie.
O bon tyran ! O douce tyrannie !
Et si c'est mal, ô heureuse malice,
Qui ne reçoit avec elle aucun vice ! » (1605-1608)

De plus, si une femme aime un homme engagé ailleurs, qu'elle ne se décourage pas, qu'elle persévère, qu'elle refuse tout hommage, qu'elle soit en même temps « hardie et craintive » (1634) : elle finira par réussir ; l'ami qui « lui est destiné » (1638) se tournera vers elle, comme malgré lui.

---

(1) Héroët veut atténuer l'exagération de son optimisme.

« Pensez qu'amour vient de similitude (1)
Tant d'esprits que de complexions ». (1643)

Si donc je me suis attachée à mon ami, c'est parce que je lui ressemble ; il est venu à moi pour la même raison.

« ..... Dames, je vous promets
Qu'il n'adviendra et il n'advint jamais
Que vraie amour n'ait été réciproque. » (2)

Pour être heureuses, sacrifiez votre cœur à l'ami et laissez-le vous gouverner :

« Et s'il ne fait bien et heureusement
Vivre chacune en ses amours contente,
Ne m'appelez jamais parfaite amante (3). » (1662)

∴

Ajoutons à cette analyse plusieurs observations sur le poème, avant d'aborder la philosophie d'Héroët.

La forme du monologue cache la personnalité de l'auteur et semble le rendre étranger à la discussion : c'est un inconvénient, mais il est compensé par le mouvement donné à l'exposition ; nous n'avons pas devant nous des abstractions : c'est un personnage vivant ; c'est l'amante

---

(1) Platon *(Lysis)*, p. 270) cite un vers d'Empédocle : « Un dieu conduit le semblable vers le semblable. » Voir aussi *le Banquet* (pp. 369 et suivantes), à propos des Androgynes. (Gohin.)

Marguerite de Navare a dit également : « Amour ne peut être reçu que de son semblable. » *Lettre à François Ier*. (Voir A. Lefranc, 1897 : *Revue de l'Ecole des hautes études.*)

(2) Question déjà exposée. (Voir plus haut : *Autre invention.*)

(3) Telle est la conclusion : le bonheur est pour la femme dans la complète abdication de sa volonté. Voilà qui surprendra nos contemporaines que tentent les récentes théories d'émancipation.

parfaite qui nous confie ses idées et ses sentiments et donne un accent personnel à la doctrine du poète.

Héroët n'a jamais perdu de vue qu'il opposait une réplique à *l'Amie de Court*. Dans le premier livre notamment (471-496), son héroïne exalte les mérites de son ami ; c'est à lui qu'elle doit ses qualités ; elle lui attribue tout le mérite de « sa perfection ». Par contre, *l'Amie de Court* (1) ne s'occupe que d'elle-même et de ses propres vertus ; elle prétend corriger son mari et le « domestiquer » ; s'il est lourd, elle le rendra habile en peu de temps ; s'il est cruel, par elle il deviendra gracieux.

Certains critiques préfèrent le premier livre aux deux autres ; quels que soient ses mérites, nous croyons que le deuxième lui est supérieur. Il y a, vers la fin (593-608), des expressions qui paraissent vives, mais il faut les interpréter au sens platonique ; d'ailleurs, elles sont anodines pour l'époque. Malgré quelques subtilités, ce deuxième livre nous semble plus agréable et plus éloquent que le premier ; il a plus de chaleur et d'élévation.

Avouons toutefois qu'il y a quelque chose de factice et d'artificiel dans cette idée : si mon ami meurt le premier, je ferai ou ne ferai pas ceci ou cela. Mais, le procédé étant admis, il faut dire qu'il prête à de beaux développements, celui-ci par exemple : la mort sépare les amants, en respectant leur amour ; il persiste pleinement dans les âmes ; rien ne peut l'affaiblir par delà la tombe (2). Marguerite de Navarre a exposé la même idée avec une grande force *(Les Marguerites, Mort et résurrection)* :

« ..... Où mort (la mort) a été,
Amour vivant sera pour jamais arrêté (3). »

---

(1) Page 29. (Voir note de Gohin.)

(2) Voir : Gohin, p. 37.

(3) Sera conservé vivant.

Le troisième livre est inférieur aux deux autres. L'exposition en est plus claire, mais plus terne, un peu terre à terre : il y des contradictions ; l'enchaînement n'est pas rigoureux, et les développements paraissent d'ordre secondaire. De plus, la fin est brusque : on attend une conclusion générale qui ne vient pas : on dirait que l'œuvre n'est pas achev[illegible] C'est, d'ailleurs, un défaut commun aux auteurs du XVIe siècle ; peu soucieux d'un bon plan, ils s'amusent aux détails imprévus de la route et oublient parfois le but final : ils ont produit plutôt des Essais que des livres.

§ III. — La philosophie d'Héroët.

Il n'a pas une doctrine bien arrêtée, ou coordonnée en système : ce sont des vues en quelque sorte juxtaposées ; elles sont intéressantes et ingénieuses, mais sans lien solide, ni conclusion rigoureusement déduite ; pas de synthèse : des développements un peu capricieux, à la façon des dialogues platoniciens où les mêmes questions sont reprises plus d'une fois, mais où les principes sont plus fortement établis.

Nous estimons que le point central du poème est la théorie de la réminiscence et de la noble ascension par laquelle de la beauté terrestre on parvient à la beauté suprême (deuxième livre, 899-967) ; en somme, Héroët, comme Platon, ne voit dans l'Amour qu'une pure idée intellectuelle.

On a dit qu'il fut pétrarquiste à la façon de Maurice Sceve : ce n'est pas notre avis. Rappelons-nous sa tirade vigoureuse contre les pétrarquistes larmoyants (III, 1507-1525) ; il a vu plus haut, ayant puisé directement aux sources platoniciennes : nous ne croyons pas qu'il « ait voulu être le Pétrarque français (1) ». D'ailleurs ses contemporains l'ont admiré comme philosophe platonicien, non comme

(1) E. Faguet, *XVIe Siècle*, p. 209.

imitateur de Pétrarque et des poètes italiens de la Renaissance.

Il procède de Platon lui-même. Toutefois ce n'est pas un simple traducteur (1) ; il a mis en vers avec une réelle indépendance ses vues essentielles sur l'Amour, en s'inspirant quelquefois des commentateurs italiens, en particulier du *Courtisan* de Castiglione, en ajoutant des traits personnels où il fait preuve d'ingéniosité avec un optimisme invariable.

A vrai dire, un lecteur familier avec Platon devine sans peine qu'Héroët n'a pas étudié le texte grec et s'est servi d'une traduction latine, car son poème ne rappelle pas la souple allure, ni la magistrale simplicité, ni la variété de la prose platonicienne.

Etienne Pasquier (2) voulait qu'on introduisît dans notre littérature « la substance et la moelle des anciens chefs-d'œuvre », non les mots (3). C'est ce qu'avait déjà prétendu faire Héroët ; il nous a donné « la substance » de Platon sur l'Amour, à une époque où ce philosophe était ignoré en France, en dehors de son groupe.

Sa tendance est de chercher la profondeur et aussi de viser très-haut ; de là, quelque lourdeur, de la recherche ; il écrit « doctement », suivant une expression de Marot (4), trop doctement peut-être pour un poète. Il garde toujours la gravité d'un philosophe qui porte ses regards vers le ciel ou qui scrute les replis du cœur humain ; c'est ce qu'il a loué uniquement chez Marguerite de Navarre (Epitaphe) :

« Si la mort n'est que séparation
D'âme et de corps, et que la connaissance

---

(1) Contrairement à l'opinion de M. Bourciez (*Histoire littéraire française*, de Julleville, vol. III, p. 127, A. Colin), M. Gohin est plus exact en disant qu'Héroët « a paraphrasé » (p. 83).

(2) Il est de la génération qui suivit (1529-1615).

(3) Voir : Egger, *L'Hellénisme en France*, I, p. 240.

(4) Voir : Gohin, p. 121, note.

De Dieu s'acquiert par élévation
D'esprit, laissant corporelle alliance,
Entre la mort et vie différence
De Marguerite aucune ne peut être,
Sinon que, morte, a (elle a) parfaite science
De ce que, vive, eût bien voulu connaître (1). »

L'on peut appliquer ces vers à lui-même : ils marquent bien ses propres aspirations.

Une dernière remarque sur son double titre d'évêque et de peintre de l'Amour. Trois autres prélats, plus célèbres que lui, mais non plus vertueux, ont abordé cette question.

Huet (2), le savant évêque d'Avranches, a dit, dans son *Traité sur l'origine des romans* : « Il est nécessaire que les jeunes personnes connaissent cette passion (l'amour) pour fermer les oreilles à celle qui est criminelle et pouvoir se démêler de ses artifices et pour savoir se conduire dans celle qui a une fin honnête et sainte. »

Camus, le pieux évêque de Belley, l'ami de saint François de Sales (1582-1653), avait précédemment composé une cinquantaine de romans pour nous détourner de l'amour coupable et nous inspirer la vertu.

Plus tard, Fénelon (1651-1715), dans son *Télémaque* (livre 6, épisode d'Eucharis), a représenté hardiment les dangereux effets de la passion pour en éloigner le duc de Bourgogne, son royal élève.

Si Héroët peut être placé au-dessus de Camus, l'on ne saurait mettre en balance son talent avec le génie de Fénelon ; mais l'on admettra qu'il s'élève plus haut que son illustre confrère dans ses élans mystiques.

---

(1) P. 120.
(2) 1630-1721.

§ IV. — Héroët a-t-il imité Ovide ?

La question paraîtra singulière à ceux qui ont lu de près *la Parfaicte Amye* ou parcouru notre analyse. Nous devons cependant y répondre, parce qu'un critique sérieux a prétendu, dans une histoire qui fait autorité, qu'Héroët (1) traduisit Ovide : « Sans parler de *l'Androgyne* de Platon, il tourna en rimes françaises *l'Art d'aimer* du poète latin (2). »

Gaston Paris a étudié de près (3) les traductions d'Ovide dans notre vieille littérature ; demandons-lui des indications générales. — On a traduit Ovide à partir du XIIe siècle ; pour le XIIIe, on peut citer Jacques d'Amiens, André le Chapelain ; la première partie du *Roman de la Rose* (1237) annonce « l'épanouissement » de cette imitation ; elle formule, sous l'influence d'Ovide, un art d'amour subtil et raffiné qui, dans la deuxième partie, deviendra grossier jusqu'au cynisme.

On a souvent traduit *l'Art d'Aimer*, *les Remèdes d'amour* (4), les *Métamorphoses*, les *Héroïdes* ; on a mêlé gravement la dévotion et la galanterie. Citons Chrétien Le Gonais, qui fit un poème de 70,000 vers, à tendances morales, avec des fragments d'Ovide (5).

Nos pères ont cru que l'amour est un art pourvu de règles précises que l'on peut enseigner d'autorité ; ils ont

---

(1) *Histoire de la littérature française* (de Julleville), t. III. *Etude de M. Bourciez*, p. 127. (A. Colin, 1897.)

(2) Frédéric Godefroy (*Histoire de la littérature française*, I) a compté parmi les œuvres d'Héroët un *Art d'aimer* d'après Ovide.

(3) *La Poésie au moyen âge*, pp. 189-211 (Les anciennes versions françaises de *l'Art d'aimer* d'Ovide), Hachette 1885. — *Littérature au moyen âge*, pp. 151-153, Hachette, 1890.

(4) On a eu un faible pour ce livre.

(5) Voir : *Littérature au moyen âge*, p. 79.

demandé ces règles au plus spirituel, au plus frivole des poètes latins ; tout le moyen âge, jusqu'à la Renaissance, a été infatué d'Ovide. le poète attitré des courtisanes romaines ; le grave Dante, après avoir mis à part Virgile, chef du chœur des poètes, classe ainsi les autres : Homère, Horace, Ovide, Lucain *(L'Enfer*, chant IV).

Au XVIe siècle, la vogue d'Ovide subit une première atteinte par la diffusion des doctrines platoniciennes ; toutefois il fut encore partiellement traduit (O. de Saint-Gelais, Marot. Ch. Fontaine, François Habert). Enfin, au déclin du siècle, Mathurin Régnier l'imita et le surpassa dans la création de *Macette* et dans *l'Amour qu'on ne peut dompter*.

Est-il besoin de prouver que les théories d'Ovide sur l'amour n'ont rien de commun avec celles de Platon et d'Héroët ? Nous n'avons pas les mêmes raisons que nos aïeux d'accepter les premières sans contrôle ; nous pouvons, à l'exemple d'Héroët, choisir Platon et négliger Ovide.

Celui-ci donne des leçons, non aux matrones ou aux femmes libres, mais aux affranchies : il enseigne la galanterie plutôt que l'amour ; son élégance et son goût ne le préservent pas toujours de la grossièreté, ni même du cynisme. Il prodigue les conseils aux hommes et aux femmes pour se tromper mutuellement ; comme il est spirituel et capricieux, comme il a mis la mythologie en madrigaux et qu'il a chanté la galanterie raffinée, il a plu aux Français, à ceux du moins qui aiment la comédie légère et les faciles plaisirs (1). Il n'a pas d'idéal, même dans ses meilleures élégies ; c'est un citadin qui ne voit dans les maris trompés que des rustres (*rustici*) ; il n'y a

(1) On a relevé des souvenirs d'Ovide dans les premières comédies de Corneille *(la Suivante, le Menteur)*.

dans toute son œuvre que libertinage ; il n'y a rien qui rappelle, même de loin, l'amour selon les platoniciens.

Héroët n'avait donc rien à prendre dans ses poèmes, pas plus dans *l'Art d'aimer* que dans *les Elégies* ou *les Héroïdes*. Nous n'avons pas trouvé chez lui trace d'imitation : il peut y avoir quelque rencontre de détail, comme il arrive aux auteurs qui traitent un sujet semblable ou qui ont, par aventure, puisé à des sources communes ; mais rien, à notre avis du moins, n'autorise à dire qu'Héroët fut disciple ou traducteur d'Ovide. Il a rompu précisément avec ses fades et subtils imitateurs ; il a relevé la poésie de son temps par le sujet même et par la dignité du style, préparant les voies, non à Régnier, mais à Ronsard. Il n'est pas un poète érotique à la façon d'Ovide ; il est un vrai néo-platonicien.

D'ailleurs, MM. Gohin et A. Lefranc, toujours bien informés, n'ont soufflé mot de cette prétendue imitation d'Ovide ; M. G. Lanson, de son côté, dans son exacte *Bibliographie du XVIe siècle* (1), n'a pas mentionné Héroët comme traducteur du poète latin.

En attendant des preuves positives du contraire, il faut admettre qu'Héroët ne doit rien au chantre de Corinne, l'affranchie romaine.

§ v. — Héroët et le féminisme.

Une surprise attend le lecteur d'Héroët, c'est d'apprendre qu'il fut mêlé à la querelle du féminisme, tel du moins que le XVe et le XVIe siècle l'entendirent. Il s'agissait, non de droits sociaux ou de revendications politiques, mais de culture intellectuelle et morale. Or, admettre l'éducation complète de la femme, c'était poser le problème du

(1) *Manuel de Bibliographie* (1500-1900) ; Hachette, 1909.

féminisme avec toutes les conséquences que comportent les transformations sociales (1).

Sans remonter au moyen âge proprement dit, qui souleva la question, mais sans résultat positif, rappelons qu'au début du xve siècle Christine de Pisan, fort érudite elle-même, avait dit que l'étude ne peut qu'améliorer et relever les femmes ; « comment est-il à penser que (celui) qui « suit bonnes leçons et doctrines en doit empirer ? » (2).

La Renaissance et la Réforme établirent le droit de la femme à l'instruction et le firent prévaloir en théorie. Les humanistes développèrent ce thème avec plaisir ; Vivès, un espagnol (1492-1540) (3), Erasme, spirituel autant qu'érudit (1467-1536), ont demandé que « dans les classes » élevées la femme participe à la vie intellectuelle de la » nation à laquelle elle appartient (4) », sans préciser le programme de ses études. Ils placent la femme en face de l'homme et lui confèrent les mêmes droits intellectuels.

Erasme, dans son livre de « la Petite Assemblée » (*Senatulus*), met en scène plusieurs femmes : l'une d'elles déclare que les hommes sont des usurpateurs, des tyrans, et qu'il faut secouer leur joug en proclamant l'égalité, car les femmes, étant capables de science, peuvent remplir les charges et les emplois.

Dans un autre ouvrage (*le Mariage chrétien*), le même auteur expose que le jeune homme doit chercher principalement dans sa fiancée l'équilibre moral et une excellente culture.

D'après M. A. Lefranc, le vrai précurseur du féminisme

---

(1) Cette question a été fort bien traitée par M. A. Lefranc : *Revue des études rabelaisiennes* (1904), « Le tiers livre de Pantagruel et la querelle des femmes » ; — Cours du collège de France (décembre 1909).

(2) *Le livre de la cité des dames.*

(3) *De institutione christianæ feminæ* (1538).

(4) Cours de M. Lefranc.

moderne est Cornélius Agrippa, un allemand (1486-1535) (1). La femme, dit-il en substance, est injustement réduite à la quenouille et aux soins du ménage par la tyrannie masculine ; elle doit être, non la servante. mais la compagne inséparable de l'homme et la maîtresse du logis ; qu'on lui donne une meilleure éducation, afin qu'elle soit réellement une mère de famille honorée.

Les femmes écrivains proclamèrent les mêmes principes ; Marguerite de Navarre, ensuite Louise Labé chantèrent l'amour, en l'ennoblissant, en élevant la femme au niveau de l'homme. Elles protestaient à leur manière contre la tradition gauloise. en exaltant l'amour courtois et épuré.

Dès 1530, il y eut comme « une floraison d'idéalisme (2) » et un renouveau de courtoisie ; c'était la revanche des violentes et classiques déclamations que Jean de Meung avait lancées contre les femmes (3).

*
* *

Le poème d'Héroët donna un nouvel aliment à la querelle en ravivant l'ardeur des champions de la femme par des arguments philosophiques. En effet, s'il représente son héroïne soumise à l'ami, ne vivant que par lui et pour lui, il l'élève sur le même piédestal, lui prête les mêmes aspirations vers un idéal divin ; il la suppose instruite, avisée, d'une culture raffinée ; on sent qu'au fond il la considère comme supérieure à l'homme par la beauté et l'intelligence. Agrippa n'avait-il pas dit, après Platon, Castiglione (dans *le Courtisan*), n'avait-il pas répété (4) que la Beauté est la splendeur du visage divin et que

---

(1) *De nobilitate et præcellentiâ fœminei sexûs* (1529).

(2) M. A. Lefranc : *Revue des études rabelaisiennes*, 1904.

(3) *Roman de la Rose*, deuxième partie.

(4) Voir : Gohin, p. 47, note 1.

« par la beauté particulière d'une femme on contemple celle universelle qui tous les corps embellit » ?

L'éclatant succès de *la Parfaicte Amye* « suscita un orage de quinze ans (1) ». Ch. d'Héricault (2) a observé finement que « ce n'est ni un conte, ni un roman, mais un poème de chevalerie féminine ». A la Cour, dans la classe lettrée, on prit parti pour ou contre les théories d'Héroët ; on mit une incroyable passion à ce débat ; on publia des livres pour approuver ou combattre l'amour selon les néo-platoniciens ; ce fut une joute des plus intéressantes. « Jamais peut-être, dit M. A. Lefranc, dans tout le cours du XVIe siècle, une œuvre littéraire n'a réussi à causer une pareille émotion... » L'on peut dire « que, dans les huit ou dix années qui précédèrent l'avénement de la Pléiade, la querelle des femmes demeura, avec la résurrection du platonisme, le fait le plus saillant de l'histoire des idées » (3).

La Borderie, l'auteur de *l'Amie de Court*, réfuté par Héroët, eut donc le dessous : il fut même, dans sa défaite, délaissé par ses propres amis (4). Charles Fontaine publia la *Contre-Amye de Court* (Lyon, 1543), où il exalte l'amour désintéressé et fondé sur l'honneur. Almaque Papillon, valet de chambre du roi et ami de Marot, donna le *Nouvel Amour*, où il célèbre la chasteté ; Marot, dans une Epître, « abhorra folle amour » ; Ch. de Sainte-Marthe défendit la même doctrine dans ses *Dixains*.

Maurice Scève, qui admirait fort Marguerite de Navarre, chanta la beauté plutôt que la femme (*Délie*, Lyon, 1544) et fut à la fois disciple de Pétrarque et de Platon. Louise Labé (1555), sans proscrire (loin de là) l'exaltation des

---

(1) A. Lefranc, *ibid.*

(2) *Recueil des poètes français*, de Crépet, I.

(3) *Revue des études rabelaisiennes*, 1904.

(4) Voir : Gohin, p. XXXIII.

sens, éleva très haut le sentiment de l'amour (1); elle connaissait d'ailleurs la musique, le grec, le latin et les poètes de l'Italie. Tous ces poètes s'accordaient sur le point essentiel : renoncer aux gaillardises gauloises, aux bas calculs, pour proclamer le culte de l'Idéal.

*
* *

Rabelais lui-même entra dans la lice, à sa façon. Le premier livre de son *Pantagruel* (vers 1535) avait déjà, à propos de l'abbaye de Thélème, représenté la femme comme l'égale de l'homme (chap. 57) : « Tant noblement (ils) étaient appris qu'il n'était entre eux celui ne (ni) celle qui ne sût lire, écrire, chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq ou six langages et en iceux composer tant en carme (en vers) qu'en oraison solue (en prose).... Jamais ne furent vues dames tant propres (élégantes), tant mignonnes, moins fâcheuses (ennuyeuses), plus doctes à la main, à l'aiguille, à tout acte muliebre (féminin) honnête et libre que là (dans l'Abbaye) étaient. »

Au fond, malgré tout, Rabelais n'a pas aimé la femme et l'a durement traitée dans le troisième livre (1550), où il aborde réellement la question féminine et qui, selon M. A. Lefranc, fut « un épisode de la Querelle » ravivée par *la Parfaicte Amye ;* il s'est déjugé : il considère la femme comme un être sensuel, vicieux, avide surtout du fruit défendu. Dans le mariage, qui est, d'après lui, une affaire de chance, il s'agit principalement de n'être pas trompé et d'avoir des enfants pour perpétuer la race ; la femme (chap. 30) doit « être instruite en vertus et honnêteté, non ayant hanté ne fréquenté compagnie que de bonnes mœurs, aymant et craignant Dieu... » Il lui est

---

(1) Voir : A. Lefranc, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 1896.

recommandé par Dieu lui-même « d'adhérer uniquement à son mari, le chérir, le servir, totalement l'aimer après Dieu. » Les vues de Rabelais sont pratiques, terre à terre : nulle idée vraiment libérale ou philosophique.

Après lui, Ronsard, au deuxième livre de sa *Franciade* (1572), protestera contre la tyrannie masculine par la bouche de Clymène rappelant que l'île de Lemnos connut le bonheur dès qu'elle fut gouvernée par les femmes :

> « Qu'heureuse fut Lemnos, au temps passé,
> Où le pouvoir des hommes fut cassé
> Par la finesse et prouesse des femmes !... »

Au XVIIe siècle, on traitera de l'instruction des femmes, à l'hôtel de Rambouillet, parmi les Précieuses, aux Samedis de Mlle de Scudéry et dans ses romans. Le problème sera porté au théâtre par Molière (*Les Précieuses ridicules*, 1659, *Les Femmes savantes*, 1672).

D'ailleurs, à la suite de Mlle de Scudéry, trois femmes s'illustrerent par leur talent littéraire, en rivalisant avec les meilleurs écrivains : Mme de La Fayette, Mme de Sévigné et, à un degré moindre, Mme de Maintenon. Et ce fut un pieux archevêque, Fénelon, qui rédigea dans un esprit libéral le *Traité sur l'éducation des filles* (vers 1681).

Aussi, est-il piquant de marquer à ce propos que la question avait été indirectement posée, ou plutôt reprise, au XVIe siècle, par un évêque de Digne, dans un grave poème que M. A. Lefranc appelle « une sorte de catéchisme des doctrines professées sur l'Amour » par les néo-platoniciens.

§ VI. « La Parfaicte Amye » et les critiques.

L'importance et le mérite de ce livre, si longtemps oublié après une gloire éclatante, nous paraissent démon-

trés. Complétons toutefois notre appréciation par celle d'autres critiques (en dehors de ceux mentionnés plus haut), afin que, par cette diversité, l'opinion du lecteur soit mieux assise et plus éclairée.

Frédéric Godefroy (1) : « Sous l'inspiration des idées de Platon, de Dante et de Pétrarque (2), Héroët écrivit avec « charme et énergie, quoique d'un ton un peu didactique, *la Parfaicte Amye*. C'est la peinture d'un amour plutôt divin qu'humain et dégagé de toute sensualité. »

On lit dans le Dictionnaire de Larousse (3) qu'Héroët eut une grande réputation en son temps, que son style est terne et diffus, que *la Parfaicte Amye* est un poème « petit et ennuyeux ». Le rédacteur de cet article falot termine par une citation de G. Brunet : « L'auteur, qui avait étudié Platon, essaye de mettre en vers les théories du *Phèdre* et du *Symposium* (Banquet), en les combinant avec le spiritualisme chrétien. » Le Larousse nous renseigne médiocrement sur Héroët.

Au contraire, M. E. Faguet l'a jugé avec perspicacité et finement (4) : *La Parfaicte Amye* est « un poème court, mais de grande importance... ». Livre intéressant qui marque « le commencement d'une mode littéraire et même mondaine qui se continuera à travers toute la Pléiade et qui aboutira aux *Précieuses ridicules*, à Armande et à Bélise... ». Il y a « un effort souvent heureux du vers pour porter la pensée, même la plus abstraite et la plus subtile. » A l'appui, l'excellent critique fait des citations assez étendues.

Enfin, pour nous borner, nous résumerons le jugement

---

(1) *Histoire de la littérature française*, I, p. 591. (Gaume, 1878.)

(2) Cela est bien vague.

(3) Cette vaste compilation n'est pas une autorité en littérature ; mais, comme on la consulte beaucoup, nous avons noté ce qu'elle dit de notre poète.

(4) *Histoire littéraire française*, I, pp. 373-377 (Plon 1900).

autorisé de M. Gohin (1). Il loue « la beauté de l'ensemble et la précision de l'analyse ». A son avis, Héroët « explique la doctrine platonicienne avec une éloquence parfois sublime... La portée morale du poème..., ses mérites littéraires, la force de la pensée, la gravité du style » justifient son succès au XVIe siècle ; l'on peut dire que *la Parfaicte Amye* « est le grand œuvre de l'école de Marot », une œuvre vraiment « héroïque (2) », selon l'expression de Claude Chappuys :

« La Maison-Neuve, en son style héroïque,
Philosophie a joint à Rhétorique,
Où le trésor de son bon sens (il) déploie (3)... »

En effet, notre philosophe condamne formellement les fictions des romans d'amour. Pour composer son livre,...

« Il n'est besoin de fables le remplir ;
D'inventions poétiques je n'use... (25)
J'aime le vrai et non pas le mensonge... (1040)

On ne saurait mieux le caractériser qu'en le citant lui-même ; il a produit une œuvre de bonne foi et de haute philosophie.

∴

Les traits essentiels d'Héroët sont fixés : nous connaissons l'homme et le penseur : mais il nous reste à parler du poète, après avoir apprécié ses poésies diverses. Elles sont au nombre de dix-sept ; cinq seulement retiendront notre attention.

---

(1) Dans la *Notice biographique*, pp. 19, 29, 31, 32, 36, 37.
(2) En jouant sur le mot Heroët.
(3) Discours de la Court (1543).

CHAPITRE VI.

Fin de l'œuvre d'Héroët

III. — Poésies diverses. — Le poète.

Il y a peu à dire, en somme, sur les poésies d'Héroët, après l'analyse de son œuvre principale ; les pièces qui accompagnent celle-ci sont d'une importance très inégale ; elles affectent les tons les plus divers ; elles achèvent toutefois de nuancer la physionomie du poète. Il en est une (*Douleur et Volupté*) qui expose une question grave et complexe ; une autre, plus légère, le *Blason de l'œil*, se rattache à une mode fort curieuse de l'époque.

Ici, nous voyons Héroët descendre des hauteurs sereines de la sagesse ; il s'humanise, parfois plaisante avec esprit : il est même osé ; il reste toujours intéressant. Nous espérons que cette fin de voyage à travers son œuvre ne laissera pas d'être piquante.

§ I. — Epitaphe de Louise de Savoie. — Cupido et Psyché. — L'honneur des femmes.

A. — *Epitaphe de Louise de Savoie* (1) (132 vers).

C'est un monologue de la princesse défunte. Il y a de la recherche, de l'artifice, mais une certaine élévation, de nobles sentiments et quelques beaux vers, par exemple :

---

(1) Mère de Marguerite de Navarre et de François Ier, morte en 1531.

« Ce n'est pas moi que tu (1) vois ici morte,
Ne (ni) je ne fus onques de telle sorte ;
Ce qui te met en pleurs et en émoi
A mien été, mais jamais ne fut moi. » (5-8)

Ce corps périssable fut dirigé par mon âme durant 60 (2) années ; j'ai gouverné la France et « rendu la Chrétienté paisible » (26). Ai-je bien ou mal fait ? Tu ne saurais en juger, ô voyageur ; je te renseignerai :

« Dire te veuil (je te veux) pourquoi l'âme a permis
Que mon corps soit à tant d'honneurs soumis. » (48)

Pour me rendre immortelle, mon corps « s'est continué « par un autre » en me donnant un fils et une fille. Ce fils est un roi glorieux (64), dont la race fera durer « notre mémoire et notre renom ». (72).

« Apaise-toi, viateur éploré,
Reconnaissant ce qu'avais ignoré..... (78)
Cesse tes pleurs et serène (3) tes yeux,
Faisant pour moi ce qui te seyra (4) mieux. » (84)

Tu trouveras ma fille bien-aimée et son frère dans l'affliction ; dis-leur que souvent les larmes nuisent à l'âme des trépassés. Ma fille te répliquera que c'est la coutume, qu'il est naturel de plaindre ses amis et de regretter sa mère : tu la réfuteras en disant : L'âme ne doit pas sortir de sa prison terrestre sans la permission de Dieu ; lorsqu'il rappelle une âme à lui, il ne faut pas s'en plaindre et consentir « à telle délivrance ». (130).

---

(1) Elle s'adresse au voyageur oisif qui passe devant son tombeau.
(2) Plus exactement, 54.
(3) Rendre serein, tranquilliser.
(4) Deux syllabes ; être seyant, (convenir).

Clément Marot composa une *Complainte* (1) sur la même princesse, en forme d'églogue, à la façon de Virgile. Le berger Colin, dans l'espoir d'une récompense, célèbre « Louise, la mère à Margot », une bonne mère, fort laborieuse. La nature et les animaux en deuil ont pleuré sa mort : le lis en est devenu noir, « et les troupeaux en portent noire laine ». Mais qu'on se rassure : Louise est aux Champs Elysées.... Enfin le poète invite les Nymphes de Savoie à venir en France pour la pleurer et répandre sur sa tombe les fleurs de leur pays.

Malgré de jolis détails, cette églogue est assez fade : c'est un banal exercice de mythologie ; bien que la pièce d'Héroët n'ait échappé ni à la subtilité, ni au convenu, elle nous paraît préférable à celle de Marot.

B. — *L'amour de Cupido et Psyché.*
(240 vers, dont 80 d'Héroët.)

C'est un poème auquel ont collaboré, chacun pour dix huitains, Claude Chappuys, Héroët et Mellin de Saint-Gelais ; c'est une sorte de joute amicale entre ces trois poètes. Ils ont fourni la légende d'une tapisserie perdue, dont les huitains (ainsi que les figures) furent repris sur des verrières que l'on peut encore voir au château de Chantilly (2) ; Anne de Montmorency les avait commandées pour sa résidence d'Ecouen (1542-1544).

D'abord, Chappuys raconte, non sans charme, l'histoire de Psyché jusqu'à la fin de la première nuit.

Héroët (81-160) prend la suite. Les sœurs de Psyché, jalouses, lui donnent un mauvais conseil. Elle veut, par une coupable curiosité, connaître le jeune dieu ; l'ayant réveillé, elle doit s'enfuir ; elle se jette à l'eau ; comme elle

---

(1) *Thénot et Colin* (274 vers).

(2) V. Gohin. (Notice, p. 61.)

ne peut se noyer, elle implore en vain Cérès et Junon ; elle est bannie du ciel, à la grande joie de Vénus.

Notre poète a plus de force que Chappuys, mais moins d'aisance et d'agrément.

La fin de l'aventure et son heureux dénouement sont racontés par Saint Gelais avec un effort évident et la recherche de l'effet poétique ; il nous paraît inférieur aux deux précédents.

En somme, ces vers faits sur commande n'ont rien ajouté à la réputation des trois poètes.

c. — *L'honneur des femmes* (66 vers).

Le texte de cette pièce (1) présente des obscurités : mais M. Gohin en a trouvé récemment un autre plus correct et plus clair dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (2), sous ce titre : *Description d'une femme de bien*.

Il n'y a pas d'idée nouvelle ; d'ailleurs, ce pourrait être, d'après M. Gohin, « une première réplique à La Borderie », par conséquent une timide préparation à *la Parfaicte Amye*.

Prenant en main l'honneur des femmes, Héroët nous dit agréablement en quoi il consiste : d'abord, que la femme « soit belle et désirable.... » :

« A une laide on ne demande rien....
Sans la prier, son visage éconduit,
Et ne se doit nommer femme de bien
(Celle) A qui laideur a donné sauf-conduit. (15-19)

Qu'elle aime d'un amour pur un homme estimable ; il y a peu de mérite à rester vertueux quand on n'aime point.

---

(1) Edition de 1909.

(2) Il l'a publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* (1910, pages 823, 824).

Que son ami ait confiance en elle et sache qu'elle saurait se défendre. Sous prétexte que beaucoup d'autres commettent le péché, elle ne doit pas s'absoudre trop facilement si elle a failli. C'est en triomphant de ses passions qu'on est vraiment digne d'éloge :

« Lors se trouvant si vertueuse et forte
Que d'obtenir de soi-même victoire
(Elle) Usurpera d'honneur toute la gloire,
Méritera par son honnêteté
Le précieux nom de femme de bien. » (54-58)

Ce morceau est fort inégal ; il y a des passages pénibles et discutables, même dans le deuxième texte : ce n'est qu'une vague ébauche de l'amour platonique.

Or, voici qui est piquant et bizarre : il a été imprimé, en 1550, sous le nom de Lancelot de Carles, évêque de Riez, dans un recueil fort peu platonique intitulé : « *Blasons anatomiques du corps féminin* (1) ». Il faut donc dire un mot du *Blason*, puisqu'il y en a un d'Héroët — celui-là authentique — dans ce même recueil.

§ II. — Le Blason de l'œil (54 vers).

Vers le XIe siècle, le blason était l'écu (*scutum*) ou bouclier sur lequel on peignait les armes du chevalier ; au XVe siècle, c'étaient les armoiries elles-mêmes. Au XVIe, il a signifié : description poétique, blasonner équivalant à peindre ou *crayonner* (comme Goujet dira plus tard) ; en même temps, le mot a pris un sens péjoratif (expliquer, blâmer), de même que critiquer (juger) équivaut parfois à médire ; c'est ce que Sibilet a noté dans son *Art poétique* :

---

(1) Réédité, en 1907, par le bibliophile Ad. B. (chez Sansot), pages 83-85. — L'avant-propos et les notes ont beaucoup d'intérêt.

« Le blason est une perpétuelle louange ou continu vitupère (1) de ce qu'on s'est proposé blasonner ».

C'est Clément Marot qui, vers 1535, réfugié à Ferrare, mit ce genre, ou plutôt cette fantaisie, à la mode avec son « Blason du beau tétin », qui est assurément le meilleur du recueil de 1550. Etrange collection : il y a de tout, du bon, du mauvais, du pire, du cynisme mêlé aux aspirations platoniques ; la dernière pièce est à la fois macabre et sermonneuse. Marot n'a qu'un Blason, comme Héroët ; il y en a cinq de Maurice Scève, qui comptent parmi les meilleurs ; un de Brodeau, six de Lancelot de Carles (cinq en réalité, puisque celui de l'*Honneur* lui est attribué faussement), quatre de Chappuys ; enfin quelques noms d'autres auteurs moins connus (2).

On ne s'explique guère pourquoi la pièce sur *l'Honneur des femmes* a pu être publiée avec les Blasons, car elle échappe aux conditions de ce genre, ni pourquoi elle fut attribuée à Lancelot, car elle jure singulièrement avec les autres pièces de ce poète. Deux seulement (sur l'esprit, sur la grâce) pourraient être citées : il y a de l'agrément, parfois une certaine élévation, avec une facilité banale. Les autres pièces sont d'une liberté effarante.

Cet écrivain, originaire de Bordeaux, premier aumônier du Dauphin, fut nommé évêque de Riez (Basses-Alpes) en 1550 et mourut vers 1570. Poète latin, helléniste, historien, diplomate et érudit, il a publié des *Cantiques* en vers français (1557) : il jouit d'une assez belle réputation littéraire : Michel de l'Hôpital le proclama grand poète ; Ronsard lui a dédié l'hymne 7 du livre Ier ; Ponthus de Thyard l'a mis sur le même rang qu'Héroët ; en somme, il a de

---

(1) Censure violente.

(2) Ronsard aussi fit des Blasons, pièces médiocres et dont il rougit plus tard. — La Fontaine (*Poésies diverses*) a composé, sous le titre de *Janot et Catin*, un agréable pastiche des vieux Blasons.

l'esprit, mais pas de relief. Darmesteter et Hatzfeld l'ont ainsi jugé (1) : « Il a été célébré par Ronsard et Du Bellay (2), mais ses paraphases de *l'Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques* sont des plus médiocres. »

* * *

Colletet a dit, au XVIIe siècle, que les auteurs du recueil des Blasons reconnaissaient Héroët pour leur maître. C'est excessif ; le créateur et le maître du genre fut Marot. L'erreur de Colletet nous prouve seulement que, de son temps, Héroët n'était déjà plus considéré comme un poète platonicien, mais comme un futile ciseleur de Blasons.

Marot a sans doute fait allusion à lui dans l'épître 91 (au sujet des blasonneurs) :

> « En me suivant, vous avez blasonné,
> L'un.....
> L'autre, un bel œil déchiffré doctement. »

Cela semble assez juste ; la pièce d'Héroët est d'un écrivain docte, plutôt que d'un poète ailé ; c'est lourd et gauche, d'après M. Gohin ; toutefois le ton en est convenable, et l'ensemble se tient dans la tradition platonicienne :

> « Œil, ô doux œil, que si souvent je baise,
> Voire mais, (3) œil, j'entends que c'est en songe... » (31)

Le morceau est monotone (le mot *œil* est répété vingt-neuf fois). Héroët n'était pas apte à de telles amusettes, bien qu'il paraisse ici égaler Maurice Scève ; ce « Blason » détonne dans l'ensemble de son œuvre : par bonheur, il détonne encore plus par sa bonne tenue dans le Recueil des blasons, parmi une compagnie fâcheusement mêlée.

---

(1) *XVIe siècle*, I, p. 136. (Delagrave, 1878.)

(2) Voir au chapitre suivant.

(3) Vraiment bien plus, et je dirai plus....

§ III. — **Douleur et Volupté** (262 vers). — **Petites pièces.**

Voici un sujet grave et de source grecque ; mais il y a des contradictions, des puérilités et (chose exceptionnelle) des détails fort réalistes.

L'idée principale est que la douleur est inséparable de la volupté ; Platon l'a exposée dans le *Philèbe* et à plusieurs reprises dans le *Phèdre* (1). Héroët la développe sous la forme d'une épitre à une amie ; laissons-lui la parole.

Vous avez du chagrin et vous êtes triste ; tout nous étant commun, je veux ma part de vos peines :

> « Si vous souffrez aucun (quelque) mal, je consens
> Incontinent que mon cœur soit chargé
> De la moitié et le vôtre allégé. » (16-18)

Ne croyez pas que votre mal soit « hors de comparaison » ; écoutez à ce sujet « une fable ancienne ». (54).

Un jour, Jupiter, étant de loisir, remarqua sur la terre « deux dames impudentes » (57), dont la bruyante querelle monta jusqu'au ciel ; l'une (la douleur) pleurait, criait, écumait de colère ; l'autre (la volupté) criait également et se moquait de l'autre. Le Dieu descendit jusqu'à elles pour les calmer :

> « Lui arrivé, chacune s'éloigna ;
> Mais toutes deux par le poil empoigna (2),
> Et, pour unir les furieuses bêtes,
> Si fort les fit entredonner (entrechoquer) des têtes
> Qu'oncques depuis de heurter ne cessèrent ;
> Là, les cheveux si bien s'entrelacèrent

---

(1) P. 305.— « L'amour est moins digne d'envie que de pitié ». V. pp. 317, 326. — Anatole France : « Il n'y a d'amour que dans la douleur ». (*Le Puits de sainte Claire*, p. 240).

(2) Jupiter les empoigna par les cheveux.

Qu'encore sont mêlées (1) leurs racines,
Et des deux chefs (têtes) les sommités (sont) voisines. » (71-78)

Ainsi liées, la Douleur et la Volupté ne peuvent plus se disjoindre. Il ne faut donc pas trop se réjouir, ni trop s'affliger en ce monde, afin de dominer le plaisir et la douleur ; les Grecs s'habituaient au travail et à la peine dès leur plus tendre enfance, dans le but de pouvoir leur résister plus tard.

Essayons aussi de vaincre les grandes souffrances en nous habituant d'abord à celles qui sont légères (123). Exemple : les absences actuelles de votre mari vous prépareront « à supporter plus aisément sa mort » (131) (2). Il importe beaucoup de vaincre *Cupido,* source de la souffrance, en déjouant ses ruses ; pour cela,....

« Il faut sa fin et ses moyens connaître. » (147)

Exerçons-nous prudemment à l'amour en notre jeunesse, lorsqu'il est plein de douceur, afin qu'étant vieux nous résistions à la souffrance. Ne succombons jamais à l'amour (159) ; nous éviterons plus tard les chutes graves ; sinon, l'amour, « fier vieillard étourdy » (174), (vieillard cruel et aveugle), apportera la douleur à la femme « inexperte » et troublera son jugement.

Les amants expérimentés gardent mieux l'équilibre et la juste mesure (190) ; ils « rendent à chacun ce qui lui appartient » (191) : à Dieu, l'esprit (l'âme) ; à l'ami le corps périssable. Par leur modération, ils sont heureux même dans le chagrin ; ils aiment Dieu créateur, dédaignent le plaisir et fuient tous les abus :

« Fuir ne faut que les extrémités. » (212)

---

(1) Trois syllabes.

(2) Il s'agit d'un mari grognon. Toutefois cela est bizarre et peut-être ironique.

Etre trop belle c'est être exposée à l'envie et à la douleur : Hélène et Junon en sont la preuve dans l'histoire grecque. Homère raconte (1) que Junon, délaissée par Jupiter, se plaignit à Vénus, qui lui prêta « sa chère ceinture » (229) pour le ramener ; le Dieu revint à elle, mais avec trop de hâte (240) ; pour Junon déçue, « Volupté fut proche de Douleur » (245). Si elle avait été plus modérée, mieux habituée à une juste mesure, plus expérimentée, elle n'aurait pas été la fable des dieux (254). Et le poète conclut :

« Par cet exemple, ô Amye, évitez
Telle ignorance, et vous exercitez (exercez-vous). » (262)

Le poète a modifié le récit grec pour l'adapter à ses propres vues ; il est moins discret et peut-être plus brutal qu'Homère, dont il n'a pu rendre la délicieuse ironie ; il semble (pour une fois) compromettre sa gravité coutumière et trahir l'idéalisme.

D'ailleurs, l'ensemble du morceau est vague ; l'idée essentielle ne ressort pas nettement ; les conseils sont difficiles à pratiquer, dangereux même à cause de la faiblesse humaine ; le mot final « et vous exercitez » aurait besoin d'un commentaire, que le poète eût fourni difficilement.

Il y a toutefois, à côtés de passages nébuleux, nombre de vers bien frappés et un souffle qui n'est pas indigne de *la Parfaicte Amye*.

⁂

Les petites pièces sont en général subtiles et ingénieuses, dans le goût du temps ; il y a de l'esprit, même du plus précieux.

Dans le rondeau « Cœur prisonnier... IX », il joue sur les

---

1) *Iliade*, ch. 14, vers 214 et suivants.

mots *lien*, *prendre*, *prisonnier*..., à la façon de Marot. Citons une bluette fort délicate (XII) :

« M'Amye à soi, non aux autres, ressemble,
Car, se voyant naturelle beauté,
(Elle) A tant acquis de chaste loyauté
Qu'en elle sont deux contraires ensemble.
Je crois qu'Amour lui-même l'aimera,
Car il la touche et craint de la blesser.
S'il en est pris, je crois qu'il forcera
Elle d'aimer, ou moi de la laisser. »

Terminons par une pièce (XIII) qui célèbre noblement la vertu victorieuse de l'amour et trouvant sa récompense en elle-même :

« Si j'ai voulu sans guerdon (récompense) vous aimer,
Estimant plus l'honneur que le plaisir,
Nul pour cela ne me devrait blâmer,
Vu que raison a vaincu le désir.
Votre beauté vous fait à l'œil (1) choisir ;
Mais en dedans, en grâce bien sortable (d'un grand prix)
Loge vertu de soi (2) si fort aimable
Que le travail (peine), si c'est travail, emporte
Avecques soi récompense louable
D'avoir servi dame de telle sorte. »

Nous avons analysé l'œuvre et apprécié le philosophe ; il reste à juger le poète, précurseur de Ronsard.

§ IV. — Le poète.

A une première lecture, il paraît rude et d'un abord difficile, parce qu'il se préoccupe de la pensée plutôt que de l'ex-

---

(1) Par les yeux, en vous voyant.
(2) Par elle-même.

pression et qu'il ne cherche pas à plaire, mais à éclairer. Dès qu'on est parvenu dans son intimité, on est séduit par sa probité littéraire, puis dominé par ses vues philosophiques. Il a de la substance et de la saveur ; il impose le respect.

On a l'impression d'être sorti de l'école de Marot, d'avoir à peu près rompu avec le moyen âge et de voguer déjà vers un monde nouveau avec la pensée platonicienne. Sainte-Beuve a dit à propos de J. du Bellay (1) : « C'est presque toujours par la forme que se détermine le poète. » Ce ne fut point le cas d'Héroët : tout en gardant le vers de dix syllabes, cher au moyen âge et à Marot, il s'est attaché strictement au fond même de la doctrine platonicienne : c'est par là, c'est par la force même de la pensée qu'il lui arrive d'être supérieur à Ronsard.

La solidité et la haute tenue de ses poèmes ont inspiré la vénération à ses contemporains ; ils l'ont appelé volontiers le « philosophe » ; ils ont joué sur son nom pour le comparer aux héros et en faire un surhomme parmi les poètes du temps.

Il n'en reste pas moins un poète très estimable par la vigueur de l'expression, le choix des images, la fermeté d'une langue un peu archaïque et alourdie ; si l'éclat lui fait défaut (2), il n'est pas dénué de grâce ; il a des vers pleins, bien nourris, nettement frappés, à côté de fragments vagues ou d'une lecture difficile.

A vrai dire, nous estimons qu'il est plus original comme poète que comme philosophe, puisque sa pensée dérive docilement de Platon et qu'il a donné le premier modèle d'une poésie ferme, sérieuse, assise sur une belle doctrine, évadée des genres frivoles pour réaliser des conceptions ambitieuses ; c'était bien l'amorce d'une importante évolution.

---

(1) En 1840. *XVIe siècle*. (Charpentier, p. 338.)

(2) Voir Gohin. (Notice, p. 40.)

Sans doute, Héroët ne fut pas seul à orienter la poésie vers les modèles antiques pour la renouveler ; Marguerite de Navarre et Maurice Scève se signalèrent dans la même voie, celui-ci avec beaucoup d'éclat, mais en prenant trop souvent l'obscurité pour la profondeur. Héroët, en somme, fut considéré comme le chef du chœur après le grand succès de *la Parfaicte Amye*.

Un poète du temps, Charles de Sainte-Marthe, né en 1512 (1), semble avoir compris l'importance de son rôle. A propos des poètes qui avaient de la réputation à cette époque, il dit (dans une élégie, *le Tempé de France*) :

« Avecques eux (2), y a Melpoméné (la Muse tragique),
La Maison-Neuve (Héroët), esprit gentil (noble), mené (3),
Qui tellement de sa harpe résonne,
Que n'est aucun lequel ne s'en étonne.....

.....

Et là auprès Héroët le subtil,
Avecque luy Fontaine (4) le gentil,
Deux en leurs sons une personne unie,
Chantant auprès de l'haute Polymnie (la Muse lyrique). »

Noblesse, aspirations élevées, subtilité, souffle lyrique : voilà qui caractérise bien Héroët. En un mot, il voulut avant tout être un philosophe, et par-dessus le marché il fut un poète.

* * *

Pour le juger à sa valeur, il faut marquer les résultats immédiats de son influence. Un écrivain, surtout aux épo-

---

(1) Cité par Goujet : *Bibliothèque française*, tome XI, p. 438 (1741-1756.)

(2) Marot, Colin, Saint-Gelais, Scève, Brodeau, Bouchet, Salel...

(3) Qui aspire haut...

(4) Il avait soutenu Héroët contre La Borderie.

ques de transition, vaut et par lui-même et par les efforts qu'il a suscités dans une direction nouvelle.

On n'a pas rendu une exacte justice à Héroët ; il a eu le sort des éclaireurs modestes qui ouvrent le chemin et sont oubliés après la découverte d'une terre inconnue. Ainsi, d'après F. Brunetière (1), « Ronsard releva la poésie des Trouvères de ce fonds de vulgarité dans lequel elle avait fini par s'embourber et se salir. Il apprit aux lettres françaises la décence, la dignité, la noblesse ». Oui, il donna des œuvres décisives et créa la poésie classique ; mais pourquoi oublier que les premiers modèles avaient été fournis par Héroët et que celui-ci venait de couper le câble qui retenait son siècle au moyen âge ?

On a dit qu'avant Ronsard (2) la poésie était un « divertissement individuel et frivole », qu'en 1550 on éprouvait le besoin des idées générales, enfin que Ronsard a fondé « la littérature impersonnelle, c'est-à-dire la littérature difficile ». Sans doute ; mais pour trouver des idées générales, on s'était d'abord adressé aux philosophes. Héroët, dès 1536, avait fourni le premier fruit de ses études sur Platon ; ses poésies accusèrent un caractère général et impersonnel avant que le nom de Ronsard fût connu. Ne serait-il pas équitable de le signaler et de lui en tenir compte ?

D'ailleurs, nous allons constater qu'après avoir triomphé, du Bellay et Ronsard tendirent la main à leurs rivaux, même à Saint-Gelais, leur plus violent adversaire. M. Gohin a dit fort justement (3) : « L'auteur de *la Parfaicte Amye* eut cette rare fortune de voir son œuvre » consacrée par l'admiration de deux générations littéraires, entre lesquelles il établit un lien et qu'il a contribué à réconcilier. »

---

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er juin 1879 : « L'érudition au moyen âge. »

(2) E. Faguet. *Revue bleue*, 1891, p. 65.

(3) Notice, p. 41.

CHAPITRE VII.

Après Héroët.

Les chefs de la Pléiade affectèrent d'abord le dédain pour l'Ecole qu'ils voulaient remplacer ; puis, après la victoire, ils comblèrent d'éloges Héroët et Scève, qui leur avaient ouvert la voie en aimant « le travail de la pensée, » les grands Italiens et l'art difficile » (1).

On a répété que le manifeste de la Pléiade, *la Deffence et Illustration de la langue française*, paru en février 1550 (2), constituait une révolution ; c'était plutôt le terme d'une évolution préparée par Héroët et Scève, sous l'inspiration de Marguerite de Navarre.

D'ailleurs, *la Deffence* ne fut qu'une réponse à *l'Art poétique* de Thomas Sibilet (1548), où il était déjà question « d'illustrer » la langue française, tout en exaltant l'école de Marot ; du Bellay et Ronsard, voulant en finir avec celle-ci et riposter à la provocation de Sibilet, rédigèrent hâtivement *la Deffence* pour proclamer leurs théories personnelles ; c'était une œuvre de combat plutôt qu'une exposition didactique: c'est ce qui en explique le décousu (3).

Il convient d'en préciser le caractère, avant d'expliquer

---

(1) E. Faguet. *Histoire de la littérature française* I, p. 385.

(2) Ou en 1549, soit en avril, soit à la fin. La question reste douteuse.

(3) Edition de L. Séché (commentaire).— Du Bellay aurait vu dans Sibilet un concurrent qui le devançait (page 189). (Sansot, 1905.)

l'attitude des chefs de la Pléiade à l'égard de l'école précédente et avant d'esquisser leurs doctrines sur l'amour, à la suite d'Héroët.

§ I. — Le manifeste de la Pléiade.

Fut-il exclusivement l'œuvre de du Bellay ? Ce n'est pas probable : admettons que Ronsard y collabora, car c'était le programme de l'Ecole en formation, dont il était déja le chef reconnu. Il faliait réfuter sans retard Thomas Sibilet, organe des Marotistes, en ajoutant le nécessaire pour compléter son *Art poetique* et le faire oublier.

En somme, que voulait la Pléiade ? Relever la condition des poetes et l'objet de la poésie, employer exclusivement la langue française, imiter les Gréco-Latins. Sauf sur ce dernier point (et encore on pourrait rappeler l'étude des dialogues platoniciens), Héroët, Scève et Marguerite de Navarre avaient devancé la Pléiade : la principale innovation fut d'admettre dans le lyrisme le vers alexandrin à la place du vers de dix syllabes, afin de mieux soutenir la noblesse des sujets.

Cependant J. du Bellay ne méconnut pas la belle allure des vers d'Héroët, quand il disait que tous étaient « doctes, graves et élaborés ». Homme de bonne foi, il n'a pas hésité à se contredire pour rendre justice à ceux qu'il avait combattus, notamment à ses devanciers, d'abord à Jean Le Maire, puis à ceux qui avaient fait dévier l'Ecole de Marot et qu'il ne confondait pas avec les mauvais rimeurs attardés aux « épiceries » du vieux temps.

Pas plus que Ronsard, il n'échappa à l'influence italienne, de même qu'Héroët avait étudié Platon dans la traduction latine et les Commentaires de Marsile Ficin et s'était inspiré du *Courtisan* de Castiglione. On a récemment découvert (1) que du Bellay avait trouvé le point de départ

---

(1) *Revue d'histoire littéraire de la France* (1910, p. 863). — Pierre Villey : « Les Sources italiennes de *la Défense.* » (Champion, 1908.)

de *la Deffence* chez un auteur italien, Speroni, qui, en 1542, avait publié dix dialogues au sujet de l'emploi de la langue vulgaire (nationale) ; c'est le septième dialogue, qui traite des Langues, que du Bellay « aurait mis au pillage ».

De pareils emprunts étaient chose commune au XVIe siècle, et nul ne s'en offusquait ; ne soyons pas plus sévères que les contemporains ; si *la Deffence* fut une œuvre de circonstance et imitée de l'italien, elle n'en reste pas moins un document capital dans l'évolution qui rattache les initiateurs de la Pléiade à quelques amis de Marot.

Une dernière remarque à propos de l'imitation. Du Bellay ne veut pas qu'on imite les auteurs dans une même langue ; emprunter à une langue étrangère (les mots et surtout les pensées) est « chose grandement louable » ; mais ce qui est répréhensible et odieux, c'est de « voir en une même langue une telle imitation, comme celle d'aucuns savants qui s'estiment des meilleurs quand plus ils ressemblent (à) un Héroët ou (à) un Marot ». Il a précisé, dans la préface de *l'Olive*, ce qu'il entend par là : c'est une sorte « d'innutrition » ; il faut s'incorporer la substance d'un auteur, au lieu de le copier plus ou moins servilement.

Or, c'est ce qu'a fait Héroët à propos de Platon ; l'on peut se demander si du Bellay ne le visait pas dans ce passage, comme il l'a fait dans plusieurs autres où il ne l'a pas nommé (1).

§ II. — Les chefs de la Pléiade et leurs devanciers.

Du Bellay, dans *la Deffence* conteste la richesse de la rime chez Héroët, mais en louant la gravité et le fond de ses ouvrages : « L'autre (Héroët), outre sa rime, qui n'est partout bien riche, est tant dénué de tous ces

---

(1) Voir : *Revue d'histoire littéraire de la France*, (1897, page 239). — Henri Chamard : « Sur une page obscure de *la Deffence*. »

délices et ornements poétiques qu'il mérite plus le nom de philosophe que de poète. »

Ailleurs, il l'appelle « un Orphée », pour s'être tourné l'un des premiers vers l'antiquité grecque et avoir montré de nouvelles sources à la poésie. D'une ode entière (1) consacrée à l'auteur de *la Parfaicte Amye* détachons quelques vers :

« Paris, mais bien la France toute,
De Seine (2) oit (entend) tous les jours le son
Qui fait de toi mainte chanson
Que notre siècle heureux écoute.
Héroët aux vers héroïques,
(Sujet vraiment digne du ciel)
Qui en douceur passent le miel (3),
En gravité les fronts stoïques :
Ta Muse, des Grâces amie,
La mienne à te louer semond (4),
Qui sur le haut du double mont (le Parnasse)
As érigé l'Académie (5). »

Du Bellay dit ensuite qu'il fait revivre Platon et qu'il a traité de l'Amour en philosophe :

« Sus, Muses, que l'on environne
Le front savant de cestuici (6),
Qui a bien mérité aussi
De vos mains recevoir couronne.

---

(1) 44 vers. — Ode 13. (Edition Marty-Lavaux, I, p. 259).

(2) Des bords de la Seine. Héroët, on l'a vu, est né à Paris.

(3) Eloge inattendu et qui nous paraît excessif.

(4) Ta Muse exhorte la mienne...

(5) L'Ecole, la philosophie de Platon. — En effet, Héroët a chanté dans ses vers le parfait amour.

(6) De celui-ci, Héroët.

Vos mains donques la lui composent,
Non du victorieux laurier,
Mais du pacifique olivier (1)
Dessous qui les lois se reposent. »

Ainsi, quand l'ardeur des luttes autour de *la Deffence* a été calmée, du Bellay a rendu pleinement justice à notre poète : il s'est montré généreux après la victoire. D'esprit modéré, moins autoritaire que Ronsard, loin d'accabler ceux qui aux yeux du public étaient des vaincus, il leur a tendu la main, en reconnaissant la dette de la Pléiade.

Il a dédié deux sonnets (2) au fidèle disciple de Marot, Mellin de Saint-Gelais, sans toutefois faire allusion à ses ouvrages. Ronsard, de son côté, lui pardonna ses épigrammes et les morsures de sa « tenaille » pour se réconcilier avec lui. A sa mort (1558), la Pléiade tout entière honora son souvenir.

Quant à Lancelot de Carles, nous ignorons s'il fut d'abord hostile à la Pléiade et s'il eut besoin de s'y rallier, comme avaient fait Scève, Sibilet, Pelletier du Mans. Du Bellay lui a dédié une pièce (3) :

« Carles, dont la Muse prisée
Est du Roy tant favorisée....
.... (Et) Avec une voix hardie
Sonne (4) l'Anglaise tragédie... (guerre contre l'Angleterre)
.... O la docte Muse de Carles... »

Ronsard, qui n'a rien dédié à l'auteur de *la Parfaicte Amye*, a fait hommage à l'évêque de Riez (qu'il appelle « Mon

---

(1) Allusion à son parent Olivier, chancelier de France.

(2) *Regrets* (101 et 178). — N'oublions pas que Saint-Gelais avait introduit le sonnet italien en France.

(3) 68 vers. — Ode 12. I, p. 257.

(4) A l'impératif.

Carle ») d'un de ses Hymnes importants (1560) intitulé : *Les Démons* (nés du commerce des femmes et des anges) (1) :

« Carle, docte Prélat....
Qui pourrait bien narrer ta divine éloquence (2),
Toute pleine de miel, qui a tant de puissance
Qu'elle ravit le cœur de l'homme, qui ne peut
Fuir, qu'il ne la suive en la part (à l'endroit) qu'elle veut ?

.....

Bref, qui pourrait compter (énumérer) ta grave humanité,
Ta douceur, ta candeur et ta bénignité
Et de ton noble esprit les forces et les grâces,
Dont à mon jugement les courtisans surpasses (3) ?
Car à la vérité tu ne te veux vêtir
D'habit dissimulé pour tromper ne (ni) mentir ;
Tu es rond en besogne... »

Ronsard l'a nommé ailleurs « un bon poète » (IV, 60), un défenseur de l'Eglise (VII, 40), un Apollon, avec Saint-Gelais (V, 74, 122.) Malgré tous ces éloges du chef de la Pléiade, rien n'a survécu — et sans doute ne méritait de survivre — dans l'œuvre de Carles.

* * *

D'après Claude Binet, dans sa biographie de Ronsard, celui-ci « ne laissait d'avoir toujours en main quelque poète français qu'il lisait avec jugement, et principalement, comme lui-même m'a maintes fois raconté, un Jean Le Maire de Belges, un Roman de la Rose et les œuvres » de Clément Marot ».

---

(1) Edition Blanchemain, tome V. — *Hymnes* I, 7, pp. 122-135.

(2) Carles avait raconté les aventures d'Ulysse.

(3) Tu surpasses les courtisans.

En effet, il fut d'abord disciple de Marot qu'il a appelé « la seule lumière, en ses ans, de la vulgaire poésie (poésie française) (1) » ; il l'a imité dans les Eglogues et les Blasons ; il s'est souvenu plus d'une fois du Roman de la Rose, même après avoir renié le moyen âge et proclamé qu'il fallait à tout prix recourir aux modèles de l'antiquité grecque.

En étudiant les anciens, il s'est attaché de préférence aux auteurs difficiles, à Pindare surtout ; il a recommandé les grands genres : l'ode, l'épître, la satire, l'épopée, au lieu des futilités du vieux temps ; de même, Héroët avait abordé hardiment la poésie philosophique.

Il y a plus : en 1562, Ronsard, dans une Epître en tête des œuvres de Grévin, a développé sur la poésie des idées toutes platoniciennes (2), dont il n'est pas téméraire de faire honneur au souvenir d'Héroët :

« Le don de poésie est semblable à ce feu,
Lequel, aux nuits d'hiver, comme un présage est veu (vu),
Ores (tantôt) dessus un fleuve, ores sur une prée,
Ores dessus le chef (la tête) d'une forêt sacrée,
Sautant et jaillissant, jetant de toutes parts,
Par (3) l'obscur de la nuit de grands rayons épars ;
Le peuple le regarde, et de frayeur et crainte
L'âme lui bat au corps, voyant la flamme sainte.
A la fin, la clarté de ce grand feu décroît,
Devient pâle et blafarde, et plus il n'apparoit.
En un même pays jamais il ne séjourne

---

(1) Voir l'étude de M. Henry Guy : « les Sources françaises de Ronsard. » *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1902, pp. 227-257).

(2) E. Egger (*l'Hellénisme en France*, I, p. 332) a démontré que Ronsard subit l'influence de Platon, non celle d'Aristote, et que de Pindare il ne saisit guère que la forme.

(3) A travers.

Et au lieu dont il part jamais il ne retourne.
Il saute sans arrêt de quartier en quartier,
Et jamais un pays de lui n'est héritier (1),
Ains (mais) il se communique, et sa flamme est montrée,
Où moins on l'espérait, en une autre contrée.
Ainsi, ni les Hébreux, les Grecs, ni les Romains
N'ont eu la poésie entière entre leurs mains ;
Elle a vu l'Allemagne et a pris accroissance
Aux rives d'Angleterre, en Ecosse et en France,
Sautant de çà, de là, et prenant grand plaisir
En étrange (étranger) pays divers hommes choisir,
Rendant de ses rayons la province allumée.
Mais bientôt sa lumière en l'air est consumée.
La louange (2) n'est pas tant seulement à un :
De tous elle est hôtesse et visite un chacun,
Et, sans avoir égard aux biens ni à la race,
Favorisant chacun, un chacun elle embrasse. »

Dans ces beaux vers (3), l'inspiration platonicienne est évidente : le génie poétique est un feu divin qui transporte les poètes et les élève au-dessus de l'humanité. Cette conception de la poésie était restée étrangère à Marot, à Sibilet, peut-être même à du Bellay ; Ronsard, ici, plane au-dessus de la Pléiade elle-même ; à la fin, il exprime cette idée bien moderne qu'il n'y a pas de nation privilégiée et que l'inspiration poétique souffle où elle veut, sans distinction de race.

Sans doute Héroët pâlit à côté de Ronsard ; mais il lui reste l'honneur d'avoir le premier exposé, non sans mérite, certaines doctrines de Platon, d'avoir ouvert le sentier et imprimé un mouvement d'où sortirait l'ébauche de notre poésie classique. Et Ronsard le reconnut implicitement par les éloges qu'il lui accorda, ainsi qu'à Maurice Sceve.

---

(1) N'hérite de lui.

(2) La gloire de la poésie.

(3) On me pardonnera sans peine, je l'espère, cette longue citation.

§ III. — **Les théories sur l'Amour, après « la Parfaicte Amye ».**

Sur ce point, l'influence d'Héroët est manifeste dans la deuxième moitié du XVIe siècle ; qu'il nous suffise de quelques indications précises sur du Bellay, Ronsard et Agrippa d'Aubigné.

Du Bellay imita d'abord les Italiens et surtout Pétrarque ; il dit dans nne pièce de *l'Olive* « A Mme Marguerite » :

> « Quel siècle éteindra ta mémoire,
> O Boccace ! Et quels durs hivers
> Pourront jamais sécher la gloire,
> Pétrarque, de tes lauriers verts ? »

Il s'engoua de leurs mignardises et raffinements ; mais il s'en dégoûta bientôt, vers 1552 ; il composa même un poème vif et spirituel contre ses premiers modèles :

> « J'ai oublié l'art de pétrarquiser ;
> Je veux d'amour franchement deviser,
> Sans vous flatter et sans me déguiser (1),... »

Il marque le ridicule des imitateurs de Pétrarque : « froides chaleurs, douleurs feintes, enfer de vaines passions peintures vaines, fous qui pleurent »... Pour lui, il conseille « de demeurer sain et dispos ». Or, nous avons déjà vu les mêmes reproches et le même conseil *dans la Parfaicte Amye* (III, 1507-1538) : « Soupirs, froides querelles, mensonges et feintes, larmoyants auteurs, forgeurs de complaintes... Le vrai amant est gai et plein d'aise ... »

D'ailleurs, du Bellay, en 1549, avait chanté l'amour

---

(1) *Contre les pétrarquistes.*

platonique. Citons, après tant d'autres, le fameux sonnet sur l'*Idée* (*Olive*, 113) :

« Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel (1), si l'an qui fait le tour (sa révolution)
Chasse nos jours sans espoir de retour,
Si périssable est toute chose née,
Que songes-tu, mon âme emprisonnée ?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si, pour voler en un plus clair séjour,
Tu as au dos l'aile bien empennée ?
Là, est le bien que tout esprit désire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là, est l'amour ; là, le plaisir encore ;
Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'Idée (2)
De la beauté qu'en ce monde j'adore. »

Cette pièce, d'après un critique (3), fut imitée de l'italien Daniello ; du Bellay a éclipsé son modèle. C'est la théorie platonicienne de l'Idéal déjà exposée par Héroët et rendue par lui accessible au public. A notre avis, c'est dans Héroët plutôt que chez les Italiens qu'il en a trouvé la formule. D'ailleurs, il l'a reprise dans un autre sonnet :

« Dedans le clos des occultes idées,
Au grand troupeau des âmes immortelles
Le prévoyant a choisi les plus belles,
Pour être à lui par lui-même guidées.... »

Outre sa beauté propre, le 113e sonnet a tiré une gloire

---

(1) Un jour dans l'éternité.
(2) Le type, l'idéal.
(3) M. Léon Séché.

inattendue de ce que Lamartine, qui ne le connaissait pas, a exprimé la même pensée, avec un rythme semblable, dans *l'Isolement* (*Premières Méditations*, I) :

« (Mais) Peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.... »

Sainte-Beuve a observé que dans le recueil de *l'Olive* on surprend « un écho distinct qui va de Pétrarque à Lamartine... » et que « le 113e sonnet est un commencement de Méditation ; le motif est trouvé. Jamais le flageolet de Marot n'eut de ces accents. » C'est fort bien ; mais Sainte-Beuve oublie qu'Héroët, après Marot et avant du Bellay avait le premier noblement joué de la lyre.

* * *

Ronsard, comme son ami du Bellay, a varié plus d'une fois sur la question de l'Amour. Il a goûté et suivi Pétrarque ; il rappelle son afféterie, sa subtilité, parfois la richesse de ses images et l'élévation de sa pensée ; mais il ne l'a pas compris tout entier, ne voyant en lui que l'amoureux, non le platonicien (1)... Aussi, n'a-t-il évité ni la froide galanterie, ni le grossier réalisme. Il dit dans une élégie « A J. Hurault » :

---

(1) Saint-Marc-Girardin, *Le XVIe siècle.*

« ..... Au diable la grandeur
Qui toujours s'accompagne et de crainte et de peur.....
..... Quant à moi, bassement je veux toujours aimer (1). »

Heureusement, il n'a pas craint de se contredire ; il s'est tenu d'ordinaire dans la mesure moyenne, loin de la métaphysique et des tragiques aventures ; telles de ces élégies sont classiques, et nous les savons par cœur.

De plus, comme à du Bellay, il lui est arrivé de célébrer magnifiquement la Beauté suprême dont les autres ne sont qu'une image (*Amours*, I, 167) :

« Je veux brûler, pour m'envoler aux Cieux,
Tout l'imparfait de cette écorce humaine,
M'éternisant (2) comme le fils d'Alcmène (3),
Qui tout en feu s'assit entre les Dieux.
Jà mon esprit, chatouillé de son mieux,
Dedans ma chair rebelle se promeine,
Et jà le bois de sa victime ameine (4)
Pour s'enflammer aux rayons de tes yeux.
O saint brasier ! O feu chastement beau !
Las (5) brûle-moi d'un si chaste flambeau
Qu' (6) abandonnant ma dépouille connue,
Net, libre et nud, je vole d'un plein saut
Jusques au ciel, pour adorer là-haut
L'autre Beauté dont la sienne est venue ! »

Ainsi, les idées de Platon avaient, grâce à *la Parfaicte*

---

(1) Voir Mathurin Régnier : « La grandeur en amour est vite insupportable. » Ep. 2.

(2) Me rendant immortel.

(3) Hercule, qui mourut sur le bûcher.

(4) Se promène, amène.

(5) Hélas !

(6) Afin que.

Amye, fait un tel chemin dans le monde des lettrés que les meilleurs poètes, sans craindre la palinodie, essayaient de leur rendre hommage.

* * *

Dans la génération suivante, Agrippa d'Aubigné (1552 - 1630), le soldat rude et hardi, le tumultueux poète qui, dans ses *Tragiques*, a marqué au fer rouge les turpitudes de la Cour des Valois, composa, lui aussi, des strophes spiritualistes et platoniciennes ; il fit, en outre, un poème pour interpréter le mythe de l'Androgyne (tome III, 98) (1).

Bornons-nous à de brèves citations :

« Considérez encor un peu
Que nos âmes ne sont que feu
Qui est plus léger que les flammes :
Les flammes ne peuvent aller
Au ciel, au vrai païs des âmes
Que laissant les corps pour voler... » (*Odes* III, 179.)

«..... Hardi, émerveillé je voy
L'infini et ne sais de quoy
Je suis docte et j'aprins (2) encore,
Plein d'un zèle dévotieux,
J'admire le secret des Dieux
Et sans comprendre je l'adore. » (III, 189.)

Il a composé le beau sonnet de *l'Extase* (III, 257) qui reflète ses aspirations chrétiennes à la fois et platoniciennes :

---

(1) Voir *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1911, avril-juin, p. 147. (Art. de M. Gohin.)

(2) J'appris, j'apprends.

« Ainsi l'amour du Ciel ravit en ces hauts lieux
Mon âme sans la mort, et le corps en ce monde
Va soupirant çà-bas sa liberté seconde (1),
De soupirs poursuivant l'âme jusques aux Cieux.
Vous courtisez le Ciel, faibles et tristes yeux.
Quand votre âme n'est plus en cette terre ronde :
Dévale, corps lassé, dans la fosse profonde ;
Vole en son paradis, esprit victorieux.
O ja faible espérance, inutile souci,
Aussi loin de raison que de Ciel jusqu'ici,
Sur les ailes de foi délivre tout le reste,
Céleste Amour, qui as mon esprit emporté ;
Je me vois dans le sein de la Divinité ;
Il ne faut que mourir pour être tout céleste. »

Ces élans de mysticisme, inattendus chez le huguenot batailleur, sont encore un écho de *la Parfaicte Amye*. Et nous touchons déjà au XVIIe siècle.

* * *

Mathurin Régnier, qui relie le nouveau siècle au précédent, n'a imité qu'Ovide (*Macette*, *l'Amour vainqueur*) ; il l'a fait avec originalité ; il n'est, certes, point platonicien ; il ne s'oublie point, comme son maître Ronsard, sur les hauteurs ; il ne se plaît guère que dans les bas-fonds.

Avec *l'Astrée* de d'Urfé, paru au début du XVIIe siècle (1607-1628), l'amour platonique est remis en honneur. Ce livre célèbre, si oublié aujourd'hui, dérive de *l'Heptaméron* dans ses parties platoniciennes ; on peut donc le rattacher au mouvement philosophique créé par l'œuvre d'Héroët.

---

(1) Obscur. — Sa liberté seconde ?... Est-ce un deuxième état ?... Dans un monde nouveau ?..

Pascal, dans son opuscule sur « les passions de l'Amour », s'est exprimé en philosophe dégagé des préoccupations matérielles ; seule la passion toute spirituelle l'intéresse. Pour lui, l'amour et la raison ne sont qu'une même chose ; cette sorte d'amour inspire un grand respect. Mais, tout en se rapprochant de Platon, Pascal a sa doctrine propre (1). Son idéal est intérieur ; il réside dans le cœur de l'homme, tandis que l'idéal de Platon est extérieur et réside en Dieu, qui est la Beauté suprême.

Négligeons le XVIIIe siècle, âge léger, spirituel, sans être le moins du monde platonique, pour mentionner simplement, au XIXe siècle, deux auteurs : Alfred de Vigny et Michelet.

Vigny est un lointain survivant du néo-platonisme de la Renaissance ; dans son beau poème d'*Eloa* (1823), il a chanté l'amour mystique et la pitié envers les hommes. Pour lui, la beauté féminine est le reflet de la Beauté éternelle ; l'amour terrestre est le premier degré de l'amour divin. Il a plus d'ampleur, d'éclat et de charme qu'Héroët, mais il est de la même école.

Dans le livre de *l'Amour* (1858), Michelet divinise la femme, disserte sur l'amour conjugal et la famille en termes brillants, élevés, souvent nuageux. Il est mystique, en rappelant parfois la théorie de Pascal : « L'amour est chose cérébrale. Tout désir fut une idée (2).... Des deux pôles de la vie nerveuse, le pôle inférieur, le sexe, a peu d'initiative ; il attend le signe d'en haut. »

Cet idéalisme, avec son appareil médical, nous fait songer peut-être au mythe de *l'Androgyne*, sans nous rapprocher réellement de Platon.

Mais n'allons pas plus avant. Achevons notre étude, en regrettant de n'avoir pas su la faire plus courte.

---

(1) Voir l'édition Brunschvicg. (Hachette, 1904.)

(2) P. 381. (Edition Hachette.)

CONCLUSION

Dans la Renaissance, « le rôle de Marot, selon F. Brunetière (1), n'a consisté véritablement qu'à retarder la venue de Ronsard ». Le rôle d'Héroët, selon nous, fut précisément de la préparer, en donnant les premiers modèles de haute poésie.

Voilà ce que nous avons voulu démontrer en étudiant ses œuvres, après les avoir situées dans leur vrai milieu.

Héroët s'est-il rallié à la Pléiade ? Nous n'avons pas de document précis à cet égard, mais les éloges de du Bellay et de Ronsard nous autorisent à le supposer.

Bien que sa génération l'ait admiré avant tout comme philosophe, il nous paraît plus original comme poète. N'ayant pas de doctrine personnelle, il n'est qu'un disciple de Platon, qu'il a d'ailleurs interprété plutôt que traduit. Mais il a relevé la poésie française en l'appliquant aux grandes questions qui intéressent l'humanité, dans une langue saine et vigoureuse ; nous le goûtons mieux à une deuxième lecture, dès qu'il nous est devenu plus familier ; nous avons l'impression d'un poète supérieur à son œuvre elle-même et qui peut-être n'a pas donné toute sa mesure.

Nous éprouvons une respectueuse sympathie pour cet homme modeste, étranger à la folle vanité dont furent affligés tant d'écrivains de son époque, qui, après les succès de *la Parfaicte Amye* (1542), se recueillit et se cacha dans

(1) *Histoire de la littérature française*, I, p. 103.

l'ombre, puis devenu évêque de Digne, dix ans après, sembla disparaître de ce monde littéraire où il brillait aux premiers rangs et ignorer la grande évolution de la Pléiade, résultat logique des prémisses qu'il avait posées.

« Par son caractère non moins que par son talent, dit F. Godefroy (1), il a parfaitement justifié la considération dont ses contemporains l'entourèrent. » Un critique plus récent, ayant rappelé que du Bellay exalta son œuvre poétique (2), nous le montre qui « vieillissait doucement, retiré du monde et de la poésie, dans son petit évêché de Digne ».

C'est là, en effet, dans les montagnes de la Haute-Provence, que, bien loin de Paris et de la Cour, où sa famille et lui-même tenaient une place honorable, il se terra volontairement. Il y vécut ignoré, semble-t-il, bientôt méconnu, réservant tous ses soins aux fidèles de son bercail. Son modeste « palais » d'évêque, dominant sur son roc la vieille cité (3), fut pour lui comme la tour d'ivoire où les philosophes et les poètes désabusés se replient, au déclin de la vie, sur eux-mêmes et vont abriter leurs méditations solitaires.

Ses ouailles ignorèrent que leur bon et pieux pasteur, si détaché des vanités terrestres, avait donné le ton chez la reine de Navarre, sœur de François Ier, chez les beaux esprits de Paris et de l'Ecole lyonnaise ; elles ne se doutèrent point qu'un jour, après trois siècles et plus, les érudits et les critiques retrouveraient en lui un des ancêtres de notre littérature classique.

Et il nous a paru seyant qu'un Dignois s'associât à cette tardive réparation.

---

(1) *Histoire de la littérature française*, I, p. 591 (1878).

(2) E. Roy (*Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, article sur Ch. Fontaine).

(3) Sur l'emplacement actuel des prisons, à l'ouest de la Cathédrale. Il fut uitdétr en 1576, pendant les guerres de religion.

TABLE DES MATIÈRES

Quelques mots d'introduction..... 5

CHAPITRE I.

Biographie. — La critique..... 9
§ I. Vie d'Héroët. — Sa famille..... 10
§ II. Son œuvre littéraire..... 13
§ III. Les évêques poètes d'autrefois..... 13
§ IV. Les critiques et la réputation d'Héroët..... 15

CHAPITRE II.

La Renaissance. — Ecole de Marot..... 23
§ I. La Renaissance française. — L'Humanisme..... 24
§ II. Les Rhétoriqueurs. — Clément Marot..... 27
§ III. L'école de Marot..... 30

CHAPITRE III.

Les précurseurs de la Pléiade (1530-1550)..... 32
§ I. L'Amour courtois. — Le Pétrarquisme..... 32
§ II. Le néo-platonisme..... 36
§ III. L'école lyonnaise..... 38
§ IV. Marguerite de Navarre et Héroët..... 42

CHAPITRE IV.

L'œuvre d'Héroët. — I. L'Androgyne. — Autre invention. — Complainte..... 48
§ I. L'Androgyne..... 48
§ II. Deux autres pièces : A. Autre invention..... 53
B. Complainte..... 55

CHAPITRE V.

Suite de l'œuvre d'Héroët : II. *Le Parfaicte Amye.* — Le philosophe 58
§ I. Dans quelles circonstances le poème fut-il composé ?.. 58
§ II. Analyse de *la Parfaicte Amye* 60
A. Premier livre 60
B. Deuxième livre 65
C. Troisième livre 70
§ III. La philosophie d'Héroët 77
§ IV. Héroët a-t-il imité Ovide ? 80
§ V. Héroët et le féminisme 82
§ VI. *La Parfaicte Amye* et les critiques 87

CHAPITRE VI.

Fin de l'œuvre d'Héroët : III. Poésies diverses. — Le poète. 90
§ I. Epitaphe de Louise de Savoie. — Cupido et Psyché. — L'honneur des femmes 90
§ II. Le Blason de l'œil 94
§ III. Douleur et volupté. — Petites pièces 97
§ IV. Le poète 100

CHAPITRE VII.

Après Héroët 104
§ I. Le manifeste de la Pléiade 105
§ II. Les chefs de la Pléiade et leurs devanciers 106
§ III. Les théories sur l'amour, après *la Parfaicte Amye* .. 112
Conclusion 119

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1627
H5A75

Arnoux, Jules
Un précurseur de
Ronsard